

JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITS
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

JUILLET 1744.



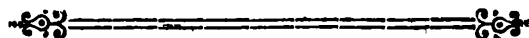
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1744.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
JUILLET 1744.



AUX EDITEURS,
Sur le LUXE.

MESSIEURS,

Vous nous avez déjà donné plusieurs Discours sur le *Luxe*. Ce sujet est des plus intéressans, & on n'y sauroit trop revenir. Jusqu'ici on a fort bien fait sentir les inconvéniens de cet entêtement pour le Faste. On a sur tout fort bien prouvé en dernier lieu, qu'il est incompatible avec le Christianisme. Mais il me semble qu'il ne falloit pas s'en tenir-là. Le plus important reste à faire, c'est d'indiquer les Remèdes contre.

4 JOURNAL HELVETIQUE

ce mal. C'est aussi là l'article le plus difficile, & peut être que l'Anonyme qui a fourni les Discours précédens, a été arrêté par la difficulté de l'entreprise. Quoi que j'approuve la modeste retenue, je ne laisserai pas d'essayer de suppléer un peu à son silence. Quand même on n'a pas des remèdes bien surs contre une maladie, il ne faut pas pour cela abandonner les Malades. Il faut leur indiquer ce que l'on croit de plus propre à adoucir, & à diminuer un peu le mal.

Après ce que l'on a dit dans les Discours précédens sur le *Luxe*, on sent bien que le véritable remède contre ce mal, seroit de rendre les Hommes bons Citoyens, bons Pères de Famille, & sur tout bons Chrétiens, puis que le *Luxe* est également contraire à ces trois Relations. Mais c'est-là précisément la difficulté que de pouvoir amener les Hommes à ce point. Il faut donc chercher quelque remède plus particulier.

Quand un mal est presque incurable, le Medecin s'attache principalement aux adoucissans & aux préservatifs. La plupart des Remèdes que nous allons indiquer sont de ce genre.

Le Remède le plus doux contre le *Luxe*, & qui ne laisse pas d'être de quelque efficacité, c'est de travailler à éclairer les Hommes

mes là dessus, & de leur doner de bons principes.

Le moïen le plus comode pour doner des lumières à un grand nombre de personnes à la fois, c'est sans contredit la Prédication. Les Ministres de l'Evangile doivent donc traiter quelquefois cette matière; mais il est bon de remarquer qu'elle demande beaucoup de dextérité. Un Sermon contre le Luxe, pour faire quelque fruit, doit être précis & bien raisonné. Il n'y faut rien d'outré, ni qui sente la déclamation.

Il n'y a pas long-tems que j'en ouïs un fait exactement sur ce modèle. Il y régnoit par tout beaucoup de justesse & de force. Le Prédicateur dans son premier Point dona une idée du Luxe aussi précise que le sujet peut le permettre. Après quoi il nous fournit trois ou quatre Regles également propres à éclairer nôtre esprit & à diriger nôtre conduite. La seconde Partie consistoit en sept ou huit Considérations, fort bien poussées, pour nous faire sentir les inconvéniens du Luxe & ses suites funestes. Elles revenoient à peu près à ce que l'on a dit là dessus dans les Discours précédens.

Pour ne rien laisser à desirer sur cette matière, il répondit aux Objections, que l'on fait en faveur du Luxe. Je vai m'y arrêter

6 JOURNAL HELVETIQUE

un moment parce que je n'ai pas remarqué que cela ait été fait dans ce Journal.

„ Le Luxe que l'on condamne si hautement en Chaire, dit-on, est dans le fond une Chose nécessaire pour le bien public. Il fait vivre un grand nombre de personnes, qui sans cela seroient oisives & dans la misère. Les diverses branches de la vanité humaine, contre laquelle on déclame si fort, sont comme autant de Canaux souterrains & secrets par où la Providence dispense la nourriture aux trois quarts des Hommes. Le Luxe anime l'industrie, il est le soutien des Arts, ce qui est un grand avantage pour la Société.

On ne peut pas disconvenir qu'une infinité de gens ne subsistent par le moyen des dépenses occasionnées par le Luxe; mais on demande si dans les Païs où le faste n'a pas encore percé, on y est plus misérable qu'ailleurs, & si ce n'est pas au contraire dans ces lieux là que les Familles se soutiennent le mieux? Le Luxe, ajoute-t-on, excite l'industrie. Nôtre sage Prédicateur dit-là dessus, qu'il y a des Arts qui sans être nécessaires, peuvent avoir leur utilité, pourvû que l'on n'en abuse pas. Il mit dans cette Classe l'Architecture, la Peinture, la Musique, & même l'art de faire de riches

riches étoies. Ces Arts exercent le génie & font honneur à l'esprit humain. Mais parmi les Arts que le Luxe entretient, combien n'y en a-t-il pas de pernicieux & qui n'ont pour objet que la gourmandise & la sensualité ? C'est la culture des Terres qu'il faut sur tout encourager ; Ce sont les Manufactures qui procurent aux Homes les choses les plus nécessaires & les plus indispensables.

„ Un autre bon éfet du Luxe sur quoi
„ l'on insiste aussi beaucoup, c'est qu'il en-
„ gage les Riches à faire de la dépense ; Il
„ fait circuler l'argent parmi nous ; cette
„ circulation est un si grand bien dans la
„ Société, que cela seul devoit faire tolé-
„ rer le Luxe.

Pour répondre à cette Objection nôtre Orateur Chrétien comence par demander s'il n'y a donc que le Luxe par où les personnes opulentes puissent faire usage de leur bien ? Outre les secours que l'on doit doner eux miserables, combien d'établissements utiles & pieux, les Riches ne pourroient-ils pas former, ou encourager s'ils subsistent déjà ? Y a-t-il rien de si beau que d'aider de jeunes gens à développer des talens qui, faute d'un petit secours, demeurent enfouis ? Par de semblables dépenses, prises sur son Luxe, ne se feroit-on pas in-

8 JOURNAL HELVETIQUE

finiment plus d'honneur, que par celles qui n'ont que la vaine gloire pour objet ? Autre Remarque importante, c'est que le Luxe envoie nôtre Argent chez l'Etranger. Peut-on dire que l'Argent circule dans nôtre Ville par le moïen des Tapisseries, des riches Etofes, des Dentelles de prix, des grandes Glaces, & des Vins étrangers, puis que tous ces articles nous viennent du dehors ?

Je laisse quelques autres prétextes semblables qui furent combatus avec la même force dans ce Sermon ; mais je dois revenir incessamment à mon sujet. Si je m'en suis un peu écarté, c'est que je n'ai pû refuser à ce Prédicateur la justice qui lui est due, à l'ocasion de ce premier moïen de s'oposer au Luxe qui est de l'ataquer dans la Chaire.

Un autre moïen d'éclairer sur le Luxe ceux avec qui l'on vit, c'est la Conversation. C'est là que ceux qui ont des lumières, & des principes en doivent faire part aux autres. Ils doivent dans leurs entretiens ordinaires, quand l'ocasion s'en présente, faire envisager le Luxe sous sa véritable face. On l'appelle ordinairement magnificence & grandeur. Au lieu de ces noms adoucis & honorables, il faut en parler come d'un éfet de la Vanité, come d'un goût

goût puérile & qui marque de la petitesse d'esprit, come d'un amusement d'enfans; mais il faut sur tout en parler come d'un amusement dangereux, & qui peut avoir les suites les plus funestes.

Outre la Chaire & la Conversation, il semble encore que les Ecrits périodiques que l'on publie dans divers lieux, sont un moïen très convenable pour ouvrir les yeux des Homes sur ce défaut. On sent combien le *Spectateur Anglois* auroit eu d'ocasions d'écrire sur cette matière. Il étoit tout à fait en main pour cela, & je ne puis m'empêcher de marquer ici ma surprise de ce que cet ingénieux Ecrivain a si peu touché cette corde. J'ai parcourû la *Table des Matières* des six Volumes de la Traduction Françoisë, & j'ai trouvé que tout ce qu'il dit du Luxe se réduit à trois ou quatre lignes glissées en passant. Cependant c'est dans ces sortes de *Papiers* dont on régale fréquemment le Public, que l'on peut peindre cet entêtement sous toutes ses faces. On y peut entrer dans des détails que la Chaire ne souffriroit pas. Ce qu'un Prédicateur ne peut pas faire non plus, à cause de la gravité de son Ministère, c'est de tourner en ridicule cette envie de paroître & de se distinguer par de semblables endroits.

Un

Un *Spéctateur* qui travaille à la correction des mœurs, ataquera donc une fois les grands Repas, & une autrefois quelque autre excès semblable. Il représentera d'une manière vive, l'embaras où se trouve souvent un Homme qui veut donner à manger d'une manière qui lui fasse beaucoup d'honneur. Combien de soins ne se donne-t-il pas afin que rien ne manque à cette Fête ? Cependant avec toutes ses précautions, il aura quelquefois le chagrin de voir son Repas gâté & dérangé par certains endroits qu'il n'avoit pas sû prévoir. L'humeur critique des Conviez est aussi fort à craindre pour lui. Les uns se piquant come lui de savoir donner à manger, décriront son repas & en condanneront l'ordonnance. D'autres convenant de la régularité & même de la magnificence du Festin, exerceront leur malignité sur le Maître même qui s'entête trop de ces sortes de choses, & qui s' imagine que sa Table lui tiendra lieu de mérite. Après tout, diront-ils, il y avoit un plat de trop, & même un mauvais plat ; c'est le Maître du Festin *. Enfin on aura man-

* Voyez ce que Molière fait dire à un des Personages du *Misanthrope* ;

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats,
 Oui, mais l'on voudroit bren qu'il ne s'y servir pas ;
 C'est un fort méchant plat que sa sore persone,
 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

ACT. II. Scen. IV.

manqué d'inviter quelqu'un qui ne prétendoit pas être oublié, & qui se ressentira longtemps de ce prétendu affront. Une des conséquences que nôtre Ecrivain pourra indiquer des inconvéniens qu'on vient de toucher, c'est qu'au lieu de ces Repas somptueux qui n'ont pour but que de flater la vanité de ceux qui les donnent, & qui souvent leur causent du chagrin, il seroit bien plus agréable & moins couteux, de manger plus souvent avec ses Amis, mais d'une manière plus simple & plus familière.

Dans un autre de ses *Feuilles*, nôtre Réformateur des Mœurs pourra attaquer le trop grand entêtement pour la Mode des Habits; & il aura un beau Champ. Quand on regarde avec des yeux un peu Philosophes, nôtre inconstance continuelle sur la manière de s'habiller, il n'est pas possible de s'empêcher d'en concevoir du mépris. Voiez le sort d'un Habit qui a été à la mode pendant quelque tems. Il embélissoit la taille, on trouve à présent qu'il la rend difforme. Il paroissoit fort avantageux; présentement il est devenue ridicule. Qui a produit ce changement? Une nouvelle fantaisie dans l'imagination de quelque personne oisive, qui fait son occupation de ces bagatelles. C'est là uniquement ce qui a rendu choquante cette première façon d'habit: Mais

la nouvelle mode ne régnera pas plus longtemps & sera bientôt proscrite par une autre qui lui succèdera. Aujourd'hui une parure a cours, elle a l'approbation générale. Non feulement elle plaît, mais encore on l'admire. Mais dans peu de tems le même caprice qui l'a introduite la dégradera subitement, & dans peu de tems on en aura honte. Ce qui nous paroît superbe & magnifique dans un certain espace de tems, deviendra après cela comique & ridicule. Telle est la tyrannie de l'usage. Quand nous voyons quelquefois dans les Tableaux des Siècles passez, en quoi nos Aïeux faisoient éclater leur magnificence, leur bizarrerie nous étone, & nous ne saurions nous empêcher de rire de leurs manières. Mais ne craignons nous point que la Postérité nous rende la même justice, & que l'on ne rie de même à nos dépens ? Nous connoissons encore moins qu'eux en quoi consiste les véritables ornemens de l'Homme. Voilà, ce me semble, comment un *Socrate moderne* pourroit manier ce sujet.

Il n'est pas besoin d'en appeler aux Siècles futurs, pour prononcer sur le ridicule de nôtre goût pour les ajustemens. Come nous nous divertissons à voir les manières & les habits des Nations étrangères, & que nôtre belle humeur se réveille à l'aspect
de

de ces plaisantes figures, disons nous bien que quand nous voiageons dans des Païs lointains, nous donnons à ces Peuples le même divertissement qu'ils nous ont procuré. *Koempfer* nous apprend dans son *Voïage du Japon*, que les Dames de ce Païs-là lui demandoient quelquefois d'avoir la complaisance de s'habiller à la Françoisé pour leur faire voir nos Modes, & qu'elles écloient toutes de rire en voïant cette Masquerade. Une grande Perruque quarrée leur paroïssoit sur tout la Coëfure la plus extravagante que jamais l'Home eut pû imaginer, & la plus propre à défigurer sa Physionomie naturelle. Ces différens tours, & d'autres que peut imaginer un habile *Spéctateur*, peuvent produire quelque effet.

Voilà donc déjà quelques remèdes contre le Luxe. Mais je croi qu'il faut encore prendre les choses de plus haut, & donner des préservatifs aux jeunes gens, avant qu'ils se soient gâtés dans le Monde. C'est ici un article où il faut changer de ton, & qui doit être traité de la manière la plus sérieuse. On ne sauroit trop faire d'attention à l'éducation des Enfans sur ce Chapitre. Il faut travailler de bone heure à donner à la Jeunesse du gout pour la frugalité des mœurs. Les Enfans des Familles opulentes s'aperçoivent de bone heure qu'on
admire

admire tout ce qui est chez eux , que tout attire l'attention de ceux qui y viennent. Un air de magnificence y est répandu par tout. Ils s'acoutument peu à peu à penser que cela contribue beaucoup au bonheur de ceux qui sont si bien logez & meublez. Il faut donc avant toutes choses éviter avec un grand soin devant un Enfant , de faire admirer un Buffet, un ameublement , une riche étoffe , & d'en exagérer les beautés.

Malheureusement il n'y a que trop de Pères & de Mères qui sont dans de tout autres principes. Ils veulent donner à leurs Enfans des habits , non seulement fort propres , mais encore fort riches. C'est pour leur apprendre , disent ils , à soutenir leur naissance. Je veux faire de la dépense pour eux , dit un Père vain & imprudent ; Je leur apprendrai par là de bonne heure à se sentir , à tenir bien leur rang & à aspirer aux premiers postes dans la Société.

Mauvaise Maxime : Des Enfans à qui vous donnez des ajustemens fort propres , & qui voient un air de magnificence répandu dans leur Maison , se mettent dans l'esprit qu'ils n'ont que faire de s'appliquer à acquérir un mérite solide , pour se distinguer. Ils s'imaginent aisément que cet extérieur pompeux leur tiendra lieu de tout. Combatez donc de bonne heure la petite

vanité que peuvent inspirer des habits d'un certain éclat. Le plus sur est même de n'en point acorder de cette sorte à nos Enfans. Sous des habits unis, mais propres, & avec une manière de vivre simple & frugale, il est beaucoup plus aisé de disposer la Jeunesse à développer ses talens, & à acquérir des sentimens de Vertu.

Un des plus grands services que l'on puisse rendre aux jeunes gens, & à la République où ils doivent un jour faire quelque figure, c'est de leur faire comprendre que la modération fait plus d'honneur, & attire une estime tout autrement solide, que le Fasté. Il faut dans toutes les occasions qui se présenteront pour cela, représenter aux jeunes gens qu'il ne faut pas être surpris si les personnes qui n'ont aucun mérite cherchent à se faire estimer par leur Luxe, par leur Table, leurs Meubles, leurs habits, & par leurs équipages. Ils croient pouvoir en imposer par là à ceux qui ne jugent des choses que par les sens. Faites donc comprendre à vos Enfans, que ce qu'il y a d'important, c'est de s'appliquer à acquérir un mérite solide; qu'alors on n'a plus besoin de chercher par sa dépense à attirer les regards de la multitude ignorante. Il n'est plus nécessaire alors pour s'attirer de la considération, d'avoir recours à de riches habits

ou à des Meubles somptueux. On ne se jette plus alors dans les excès de la bone chère. On ne cherche plus à se faire un mérite d'avoir une Table bien servie, c'est à dire telle qu'il la faut pour déranger insensiblement sa santé & ses affaires. On ne sauroit trop le répéter; un des meilleurs préservatifs contre le Luxe, c'est d'acoutumer de bone heure la Jeunesse à l'aplication & au travail, de la former à la Modestie & à des Mœurs simples & conformes à la Nature. Aussi ceux qui nous ont doné les meilleurs Traitez sur l'*Education* ont beaucoup insisté sur ces Maximes.

Mais toutes ces belles Moralités seroient autant de dépense perdue, si elles n'étoient soutenues par le bon exemple. Il faut nécessairement que les Pères & les Mères soient fort attentifs à ne pas démentir par leur conduite ces sages Règles. Ils doivent faire remarquer en eux ce goût pour la Frugalité & la simplicité des Mœurs, qu'ils veulent inspirer dans leur Famille. La chose est si palpable qu'il est inutile de s'y arrêter plus long-tems.

Une conjoncture qui demande une attention particulière des Pères & des Mères, c'est quand leurs Enfans déjà un peu formez, reviennent de leurs Voïages. Il faut alors veiller d'une manière beaucoup plus
aten-

attentive, sur la conduite de ces jeunes gens. Leur séjour en France, & sur tout dans la Capitale du Roïaume, leur a donné un goût fort vif pour le Luxe. C'est ordinairement ce qu'ils en rapportent de plus marqué & de plus frappant. Il faut donc se servir de toutes sortes de moïens pour réprimer cet amour du Faste, pour lequel ils se déclarent fort hautement. Si on les laissoit faire, ils doneroient le ton à toute la République, & ils y introduiroient les Modes les plus brillantes & les plus couteuses.

Le danger est encore plus grand de la part des personnes d'un âge mûr, que le Commerce ou leurs affaires ont fait séjourner long-tems en France. Quelquefois c'est une Famille entière qui a été ainsi transplantée, & qui à son retour dans la Patrie, ne manque pas de nous apporter les Modes les plus fastueuses. Rien de plus contagieux que leur exemple. Ils demandent donc d'être observés de près, jusqu'à ce qu'on ait gagné sur eux de leur faire reprendre une manière de vivre plus simple & plus Républicaine.

Mais coment s'y prendre pour leur faire changer leur manière de vivre fastueuse ? Il seroit bien à souhaiter que les voies de douceur, les bones reflexions qu'on leur

feroit faire, pussent les remettre au niveau ou à l'unison de leurs Concitoïens. Mais pour l'ordinaire, les raisons ne font que blanchir contre ce goût pour le Luxe, fortifié par un assez long usage. Que faut-il donc faire quand on ne peut rien gagner par la voie de la persuasion?

Il y a des gens qui vous disent, d'un ton chagrin & un peu misantrope, qu'il faut laisser faire ceux qui ont cet entêtement, qu'ils ne manqueront pas de se bien incomoder par leurs folles dépenses, & qu'alors ils ouvriront les yeux & deviendront sages. La honte de la pauvreté sera plus capable que toute autre chose de les ramener. Come donc le Luxe est ordinairement ruineux, on peut dire que chez bien des gens il porte avec soi son remède. On renonce nécessairement au faste & à la somptuosité, lors qu'on n'en peut plus soutenir les fraix. La Misère sera pour eux une leçon plus efficace que tous les autres moïens qu'on pourroit emploïer.

Mais la Charité permet-elle un semblable raisonnement? Est-ce s'intéresser pour les autres Homes que de les laisser ainsi s'abimer par de folles dépenses? D'ailleurs il y a des personnes si opulentes qu'elles fourniront long-tems à leur Luxe sans s'épuiser, & leur exemple fera beaucoup de mal, & en rui-

ruinera quantité d'autres. Mais une remarque importante sur le remède que l'on indique, c'est qu'outre qu'il est des plus violens, il est encore le plus souvent sans succès. L'expérience ne prouve que trop que c'est souvent en vain que l'indigence semble venir au secours de la Raison & de la Religion, pour nous rendre plus modestes. Ceux qui ont perdu leur bien ont beaucoup de peine à profiter de ces leçons de modestie. La misère même ne peut servir de frein à notre Vanité. Ceux qui ont un peu étudié les Hommes ont pû remarquer que le Luxe bien loin d'être étouffé sous les ruines d'une fortune délabrée, n'en est quelquefois que plus vif. Comment arrêter donc ce Torrent ? Quelles barrières lui opposer ?

Les Hommes étant tels que nous venons de les dépeindre, ceux qui ont à cœur le bien public, & celui des particuliers, je veux dire les Magistrats qui sont les Pères de la Patrie, doivent faire des Loix contre cet abus. Il faut nécessairement en venir aux Voies de rigueur pour réprimer le Luxe. On sent que le remède le plus efficace seroit de bones Loix somptuaires, & des Amendes un peu fortes imposées à ceux qui contreviendroient, un Tribunal préposé sur le Luxe, à qui l'on doneroit une

autorité suffisante pour faire observer les Loix, qui seroit composé d'un nombre considérable de Juges sages & éclairez, & qui auroient bien à cœur le bien public. Pour leur doner plus d'autorité, on pourroit statuer, qu'il n'y auroit point d'Apel de leurs Sentences.

Tous les Peuples tant soit peu policez en sont venus-là. Ils ont eu grande attention à faire des Loix contre le Luxe. Les plus florissantes Monarchies, où le faste semble être un peu mieux placé, n'ont pas laissé de veiller d'une manière particulière, à cet Article de la Police *.

Les Républiques doivent y être encore plus attentives, & nous voions dans l'Histoire qu'elles se sont encore distinguées par cet endroit-là. Il est vrai qu'il y a quelque délicatesse dans un Gouvernement Républicain, à user de trop de rigueur, à cause de la liberté qui doit y être un peu moins gênée que dans une Monarchie. Ces Loix doivent être faites avec beaucoup de Sagesse, & elles demandent nécessairement, après un certain nombre d'années, qu'on y fasse quelque changement. Elles doivent un peu se plier aux circonstances, & on ne
fauroit

* Voyez là dessus le Traité de la Police, de la Marre, Tome I. Liv. III.

sauroit s'empêcher de donner quelque chose aux tems & aux usages.

Quoi qu'on doive éviter dans une République le trop de sévérité, il est bon de remarquer cependant, afin que l'on n'abuse pas de ces adoucissemens, que les Romains, avant qu'ils eussent subi le joug des Empereurs, étoient fort rigides sur cet article. Ils ne jugèrent pas que cette sage Police empiétât sur leur liberté. Tout jaloux qu'ils en étoient, leur Histoire nous a conservé plusieurs Loix fort gênantes auxquelles ils voulurent bien se soumettre.

„ Les Loix somtuaires, dit l'Abé de
„ Vertot, étoient en vigueur chez les Ro-
„ mains, dans le VI. Siècle de la Répu-
„ blique; sans distinction pour la naissan-
„ ce, les biens de la fortune ou les digni-
„ tez; elles régloient la dépense de tous
„ les Citoïens. Rien n'a échappé aux sages
„ Législateurs qui établirent de si sévères
„ réglemens. Tout y est fixé, soit pour
„ les vêtemens, soit pour la dépense de la
„ Table, le nombre des Convives dans
„ les Festins, & jusqu'aux fraix des Func-
„ railles. Qu'on lise la Loi *Oppia*, on verra
„ qu'elle défend aux Dames Romaines de
„ porter des habits de différentes couleurs,
„ d'avoir dans leur parure des ornemens
„ qui excédassent la valeur d'une demi once

„ d'or, & de se faire porter dans un Cha-
 „ riot à deux Chevaux, plus près de Ro-
 „ me que d'un mille. La Loi *Orchia* régloit
 „ le nombre des Convivés qu'on pouvoit
 „ inviter à un Festin: Et la Loi *Phammia*
 „ ne permettoit pas d'y dépenser plus de
 „ cent asses, ce qui revenoit environ à
 „ cinquante sous de notre monnoie. Enfin
 „ la Loi *Cornelia* fixoit à une Somme en-
 „ core plus modique la dépense qu'on pou-
 „ voit faire aux Furrerailles *.

Caton plaidant pour la Loi *Oppia*, contre les Dames Romaines, fait une Remarque sur les Loix somptuaires, qui mérite d'être bien pesée, c'est qu'il faut apporter beaucoup de fermeté à les faire exécuter, & qu'il vaudroit mieux n'avoir point du tout pensé à réprimer le Luxe, que de se relâcher tant soit peu, de sa sévérité précédente. Voici donc comment *Tite-Live* fait parler ce digne Romain.

„ N'allez pas vous imaginer, Illustres
 „ Romains, que la dépense des Femmes
 „ se remette simplement sur le même pié
 „ où elle étoit avant la Loi *Oppia*, qu'on
 „ a établie pour la régler. Un méchant
 „ Home que les Juges ont eu la mollesse
 „ d'absoudre, fait plus de mal que si on
 ne

* De Vertot, Révolut. de la Rep. Romaine, dans la Préface.

ne l'avoit jamais inquiété. Il en sera de même que d'une Bête féroce qu'on lâche, après l'avoir tenue quelque tems dans les Chaines *.

Les anciens Romains n'étoient donc pas dans la pensée où sont aujourd'hui bien des gens, que la sévérité des Loix somptuaires ne convient pas dans une République. Leur Gouvernement étoit des plus Démocratiques. Cependant ils sentirent tellement la nécessité de s'opposer au Luxe, que notwithstanding leur amour excessif pour l'indépendance, ils ne refusèrent point de se soumettre à l'autorité des Censeurs. Le pouvoir de ces Magistrats étoit si étendu qu'on le regarderoit aujourd'hui comme une espèce d'Inquisition. Ils avoient le droit d'entrer dans les Maisons de tous les Particuliers

B 4

* Plusieurs Auteurs se sont trompés sur un endroit de cette Harangue. Voici ce que Tite-Live fait dire à Caton, Liv. XXXIV. Ch. 2. *Date freno impotenti naturæ & indomito animali, & sperate ipsas modum licentie facturæ.* On traduit ordinairement, „ Donnez un frein „ à cette humeur impétueuse & emportée, à ces Esprits „ indomtez. Espérez-vous qu'elles se modéreront, si „ vous-même ne les retenez „ ? C'est ainsi qu'on a rendu ce passage dans un Traité du Luxe, imprimé à Paris en 1705. Le célèbre Mr. Le Clerc lui même a adopté cette Traduction. Cependant *Date freno* signifie tout le contraire, c'est à dire, Lâchez la bride. Nous disons de même en François Donner la bride à un Cheval. Caton veut donc dire, Lâchez leur la bride, & vous verrez ce qui en arrivera.

culiers, pour s'informer de la manière dont on faisoit valoir son bien, & si la dépense n'alloit point au delà du revenu. Ils condannoient à des Amendes ceux qui violoient les Loix contre le Luxe, & ils le réprimoi-ent par toutes sortes de moïens.

Parmi les Loix somptuaires des Anciens, l'Histoire nous en a conservé une que l'on ne peut pas s'empêcher de regarder come un peu bizarre. Je ne la raporte ici que pour sa singularité, & pour tâcher de corriger ou de tempérer un peu la sécheresse d'une Morale trop uniforme. Mr. de la Marre dans son *Traité de la Police* *, nous apprend d'après Diodore de Sicile, „ Que Zaleuque „ Législateur des Locriens, Peuples de la „ grande Grèce, faisant attention que dans „ les Etats voisins, les Femmes ne se cor- „ rigeoient point de leur Luxe par les con- „ danations d'Amendes, s'avisa d'un moïen „ fort ingénieux pour y intéresser leur pu- „ deur. Ce secret consistoit à leur per- „ mettre de s'acorder cette satisfaction, mais „ sous des conditions & dans des circon- „ stances honteuses. Il leur défendit donc „ par une Loi expresse, *de porter des Orne- „ mens d'Or, ou des Habits brodez, tissus, ou „ embélis avec trop d'art, à moins que ce ne „ fut pour plaire à leurs Amans, lors qu'elles* „ iroient

* Tom. I. Liv. II. Chap. 2.

iroient aux mauvais lieux. Il ordona par
 ,, cette même Loi, qu'une Femme libre ne
 ,, pourroit se faire accompagner que d'une seule
 ,, Suivante; lui permit néanmoins d'en pren-
 ,, dre un aussi grand nombre qu'elle jugeroit
 ,, à propos, lors qu'elle auroit trop bû de vin,
 ,, & qu'elle en auroit besoin pour la soutenir,
 ,, ou pour la relever si elle tomboit. On ajou-
 ,, te que cette Loi eut tout l'effet qu'on en
 ,, avoit espéré, & que la honte de paroî-
 ,, tre impudique ou intemperante eut plus
 ,, de force que toutes les peines qui jus-
 ,, qu'alors avoient été mises en usage.

Cet expédient peut avoir été à propos,
 & avoir eu son effet dans les Mœurs an-
 ciennes, mais il ne conviendrait plus au-
 jourd'hui. C'est une matière sérieuse, & qui
 par conséquent doit être traitée avec plus
 de gravité. Pour conclure ce qui regarde
 les Loix somtuaires, je reviens encore à
 un article que j'ai déjà touché, c'est qu'un
 sage Magistrat, sans point se relacher à cet
 égard, doit pourtant, autant qu'il est possi-
 ble, tempérer ces Loix. De tous ces adou-
 cissements, le plus convenable, celui qui
 ne leur ôte rien de leur force & qui au
 contraire leur en donne une nouvelle, c'est
 que ceux qui sont au dessus des autres par
 leurs Emplois, se soumettent toujours exac-
 tement les premiers aux Loix qu'ils ont
 impo-

imposées aux autres. On ne sauroit dire combien l'exemple des Supérieurs est efficace, non seulement pour calmer les murmures sur la rigueur des Loix, mais encore pour porter les autres à s'y soumettre. Lors que les Persones du rang le plus distingué dans la République, se tiennent eux & leurs familles dans les bornes d'une exacte modestie, rien de plus efficace que cet exemple; au lieu que s'ils donnent eux-mêmes dans le Fasté, ils énervent entièrement les Loix somptuaires.

Cette Réflexion me fait imaginer un Remède, que je crois qui n'a pas encore été proposé par ceux qui ont écrit contre le Luxe; ce seroit qu'un nombre un peu considérable de Persones sages, & qui ont l'estime publique, voulussent bien travailler à cette réforme, non par des Loix, c'est l'affaire du Magistrat, mais par leurs Conversations & par leur exemple. On peut supposer pour cela une espèce d'Association de trente ou quarante Membres, qui remplis de ce bon dessein, ne le perdroient jamais de vue. On les suppose encore à leur aise, & la plupart même dans l'abondance, afin que leur modestie ne soit point regardée come un état de la nécessité. Lors que ceux qui sont le plus en état de briller par la dépense, sauront ainsi se modérer,

lors

lors qu'on les entendra souvent appuyer sur les inconvénients du Luxe , qu'ils paroîtront toujours remplis de ces bons principes de retenue & de modestie , on verra alors clairement que leur manière de vivre simple & unie , est une affaire de goût & de choix , & elle ne peut que faire beaucoup d'impression sur les autres. Quand on voit des Riches user sans faste des biens que la Providence leur accorde , cette modération frappe les autres. Elle jette du ridicule & du mépris sur ceux qui dans une fortune médiocre , voudroient s'élever au dessus de leur état. On peut espérer qu'avec le tems, une semblable Société pourroit donner le ton à toute une République.

Mais il est bon d'avertir que cette louable Association ne doit avoir pour principe aucune singularité en matière de Religion. L'affectation de ceux qui veulent se distinguer des autres à l'égard du Culte & des sentimens , gâteroit tout ici. Nous ne voulons d'autres principes que ceux que fournit le bien de la Société & une saine Morale. Tout ce qui sent tant soit peu le Fanatisme , l'Anabatisme , ou quelque sorte d'Inspiration , n'est nullement ce qu'il nous faut. Il me semble que cette Confédération , telle qu'on vient de la proposer , pourroit dans la suite produire un changement avan-

avantageux , remettre en honneur la frugalité , & ramener ces heureux tems où cette Vertu étoit respectée. On pourroit espérer, avec quelque vraisemblance , que ces Personnes sages nous apprendroient à préférer l'œconomie à la dissipation , & l'éclat des Vertus à celui des étofes ; qu'ils nous apprendroient à faire passer à nos Enfans & nôtre bien & nôtre bon exemple. Une Confrérie établie dans de si bones vues , ne vaudroit-elle pas bien celle des *Francs-Maçons* ? On ne pourroit pas au moins lui apliquer le mot des Jurisconsultes , *Malum est quod tegitur*.

Voilà les Remèdes que j'ai crû devoir indiquer contre le mal dont on gémit depuis long-tems. Je les croi bons en eux-mêmes. S'ils ne produisent pas leur étet , c'est que ceux à qui on les prescrit ne se foucient pas d'en user. Une circonstance facheuse dans une Maladie ; & qui en rend la Cure bien difficile , c'est quand le Malade ne concourt pas avec le Médecin pour sa guérison , & n'a pas à cœur le rétablissement de sa Santé. C'est là le cas de ceux dont il s'agit présentement. La plûpart sentent bien leur mal , mais ils ne veulent entendre parler ni de remèdes , ni du régime qu'il faudroit observer.

Je ne saurois mieux finir cette matière que par quelques endroits du Sermon dont j'ai

j'ai donné une idée avantageuse au commencement de ce Discours. Je vai donc tâcher de rapeller encore quelques traits de la Conclusion, qui m'a parû forte & patétique.

„ On convient assez, dit ce judicieux
„ Prédicateur, des excès où l'on a porté
„ parmi nous le Luxe, sur tout par rapport
„ aux Ameublemens, à la Table & à la
„ Parure. Tous les jours on entend se
„ plaindre des grandes dépenses & de la
„ peine qu'on a, avec des revenus considérables, d'aller au bout de l'année,
„ loin de faire des épargnes pour les tems
„ fâcheux On le sent, & on en gémit, &
„ cependant on ne se corrige pas. A quoi
„ tient-il donc que l'on ne se réforme ?

„ Quoi ! Nous ne saurions nous cacher
„ à nous-mêmes les effets pernicieux du
„ Luxe, qui est une suite de désordres &
„ de vices ; qu'il consume la substance des
„ Familles & de l'Etat, que nôtre train
„ ne sauroit durer, & que les suites en
„ seront tôt ou tard funestes pour nous
„ ou pour nos Enfans, & nous n'aurons
„ pas le courage de nous opposer au torrent ! Une sotte vanité nous fera plier en
„ Esclaves, sous le joug de la Mode ou de
„ la Coutume, au risque de tout ce qui
„ peut en arriver ! N'est-ce pas là une conduite insensée ?

„ S'il

„ S'il reste donc encore quelque amour
 „ pour la Religion & pour la Patrie, s'il
 „ y a encore des gens sages parmi nous,
 „ qu'ils se montrent hautement; qu'ils soient
 „ les premiers à réformer dans leurs Mai-
 „ sons ce qui n'est que Fastes, & ce qui ne
 „ respire que Mondanité. La Jeunesse peut-
 „ être se soulevra contre leur rigueur;
 „ mais pour lui complaire faudra-t-il que
 „ les Supérieurs & les Pères cèdent à des
 „ desirs nuisibles & fous? S'ils veulent donc
 „ n'avoir point de reproches à se faire,
 „ qu'ils se revêtent de courage & de fer-
 „ meté contre tant d'abus. Le tems vien-
 „ dra que les Enfans eux-mêmes reconoi-
 „ tront les lumières supérieures de leurs
 „ Pères, & que c'est à leur sage opposition,
 „ qu'ils doivent toutes les douceurs de leur
 „ vie.... Les Jeunes gens acoutumés à
 „ une vie plus simple & plus laborieuse,
 „ en deviendront plus forts de corps &
 „ d'esprit. Ils en vaudront mieux pour
 „ la Patrie, & ils en seront plus heureux
 „ eux-mêmes.

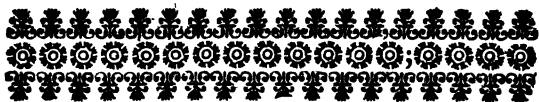
„ Que les Personnes opulentes en parti-
 „ culier, dont l'exemple a tant de force
 „ pour enflammer les passions, usent sans
 „ orgueil & sans faste, des biens que la
 „ Providence leur accorde. Rien ne peut
 „ leur faire plus d'honneur que leur modéra-

„ tion

„ tion au milieu de l'abondance. Elle
 „ apaisera, sur tout s'ils sont riches en bo-
 „ nes œuvres, les plaintes & les mur-
 „ mures des Malheureux....

„ Si la Modestie, la Frugalité pouvoient
 „ renaître au milieu de nous, de combien
 „ de bénédictions & d'avantages ne se-
 „ roient-elles pas la Source? Que de biens
 „ pour les Familles, que de ressources
 „ pour l'Etat dans tous ses besoins! Que
 „ de Vertus, come étouffées parmi nous,
 „ reprendroient leur lustre! Cette sage
 „ moderation nous mettroit en état de faire
 „ plus de bones œuvres. Les excès ban-
 „ nis, il y auroit moins de Maladies. Nos
 „ plaisirs plus moderez & moins bruians,
 „ seroient exemts d'amertume. Enfin cette
 „ vie déjà si douce & si heureuse sur la
 „ Terre nous en assureroit encore une au-
 „ tre pour l'avenir, qui le fera infiniment
 „ davantage.





I^{de}. L E T T R E

De Mr. THOMAS GORDON *sur le*
Meurtre de CÉSAR.

MONSIEUR,

JE crois vous avoir prouvé dans ma dernière Lettre d'une manière où il n'y a rien à répondre, que le Meurtre de *César* étoit légitime: Je veux présentement examiner si *Brutus* & les autres Meurtriers étoient en droit de le faire, & je pense qu'il a été démontré qu'on devoit le tuer, come un Ennemi de tout Citoyen Romain, & que tous les honêtes Gens, que tout Citoïen Romain, que tout Home vertueux étoit en droit de le tuer.

Mais puis qu'il y a dans ce Monde tant de petits Esprits, qui n'osent penser & sortir du sentier vulgaire, qui sont si fort dans l'obscurité, & si fort étourdis dans l'ignorance & la fraude, petits génies, qui en recevant les Systèmes voyent les choses dans des mauvais miroirs, où les choses sont représentées par de torts prejuges, des pratiques établies, & souvent entraînés par
la

la corruption & l'esprit de parti : Je travaillerai si je puis à dissiper ces épais & trompeurs brouillards devant ces yeux foibles, & j'examinerai cette Question avec autant d'attention, que d'autres l'ont fait avant moi. Et come elle est naturellement indépendante des Chicanes des Pédants & de l'etroite Jurisdiction des Tribunaux inférieurs, je veux les mener devant le Grand Tribunal du Ciel, & établir la Cause de la Liberté & de la Vérité, par des Argumens tirés du Bon sens & du Bien comun du Genre-humain.

L'on allègue ordinairement contre *Brutus*, & ceux qui se joignirent à lui dans cette grande Action, qu'ils avoient reçu des bienfaits de *César*; ce qui est une foible objection. En quoi lui étoient-ils obligés? Il avoit conservé la Vie à *Brutus*. Mais pouvoit-il la lui ôter sans crime, & étoit ce une Action fort généreuse à *César* de ne pas faire mourir *Brutus*, parce qu'il défendoit sa Patrie, qu'il étoit animé d'un Esprit plein de probité & sentoit à quoi l'engageoient les Loix de Rome? *Brutus* avoit la même obligation à *César*, que celle que l'on a à un Voleur de grand Chemin, qui vous aiant pris tout l'Argent que vous aviez, vous laisse obligeamment la Vie. Etes vous obligés en honneur, en conscien-

ce , & suivant les règles du Bon sens , d'épargner ce Voleur , parce qu'il n'est pas Meurtrier , & êtes vous obligé à ne pas le poursuivre , le prendre & le tuer s'il refuse de se rendre ? *César* n'étoit-il pas un des plus grands Voleurs , & un des plus grands Meurtriers qui aie jamais vécu , & ceux qui avoient été tués dans une Guerre si injuste , si sanglante & si contraire à la Nature , que *César* avoit traitreusement & malicieusement faite à sa Patrie , n'avoient-ils pas été assassinés ? S'être emparé du Monde par le meurtre & par la rapine , n'étoit ce pas un grand vol ? C'étoit en un mot un homme consommé dans le Crime , & quelques expressions fortes que vous puissiez employer pour le peindre , lui & ses Actions , différemment de ce qu'il étoit , le foible se decouvrira dès que l'on fera la comparaison de lui & de ses Actions.

Les Emplois & les faveurs que Brutus avoit reçu de *César* , n'appartenoient pas à *César* , mais à Rome. Il étoit *Rapti largitor*. *César* n'étoit point en droit de disposer du Bien public ni de ses Interêts ; C'étoit un Usurpateur démasqué. D'ailleurs les faveurs de qui que ce soit , & de quelque nature qu'elles soient , ne dispensent pas une personne de son devoir. Ce sont des amorcés & des actes de corruption , qui n'obligent
ni

ni ne lient perſone, & qui ne lieront jamais ſur tout un Home de bien: Auffi *Brutus*, qui étoit des plus honêtes Homes qu'il y eut ſur la Terre, conçût & mépriſa ces faveurs, qui n'étoient que des fers artificieux d'un Tiran, qui avoit deſſein de le lier à ſes intérêts. Le fier & libre Eſprit de *Brutus*, qui ne devoit de fidélité qu'à la République, mépriſa les trompeuſes careſſes & les libéralités de ſon Oppreſſeur, qui le vouloit ſuborner pour en faire ſon Eſclave, par des Présens & des Emplois, qui étoient à la Patrie, & ſur leſquels il n'avoit aucun droit; & *Brutus* y en avoit: C'étoit donc une dépendante généroſité, que *Brutus* ne pouvoit que déteſter, & une honteuſe & trille preuve de la Tirannie de Céſar, & de la ſoumiſſion où étoit Rome; c'étoit des fourberies & des pernicieuſes faveurs, & celui qui les acordoit étant coupables de haute trahiſon, & un Traître ne méritoit il pas la mort, & *Brutus*, en la lui donant ne procuroit-il pas un heureux rétabliſſement?

Céſar aiant uſurpé l'Empire Romain, le partageoit en Tiran à ſes Créatures, & récompénſoit du Bien public, les Perſones qui lui avoient été atachées. Les plus grands Tirans veulent avoir quelques Amis; parce qu'ils ſavent que d'avoir d'honêtes Gens pour tels, cela leur donne du crédit, & ils tâchent

de s'en faire. *César* pensoit bien & savoit; qu'il ne pouvoit acheter trop chèrement *Brutus*; ainsi il lui fit bien des faveurs. Mais *Brutus* vit le dessein du Tiran, & combien il se deshonoreroit; & toutes les caresses qu'il recevoit furent de nouveaux aiguillons à sa Vertu. Si un Voleur, après avoir forcé la Maison d'une Dame, disoit à son Fils; *Monsieur, permettez moi de couper la gorge à Madame vôtre Mère & de prendre tous ses Trésors; je vous en récompenserai généreusement; je vous donnerai la vie & un ou deux de ses Diamans, que vous conserverés aussi long-tems qu'il me plaira.* A quoi une Civilité aussi infame engage-t'elle un Fils, sur tout un Fils vertueux, si ce n'est à la vengeance, & peut il prendre un autre chemin, pour prendre le bon?

César avoit ôté à *Brutus* sa liberté & son titre légitime sur sa vie & sur sa condition; il lui avoit donné, à la place, une faveur précaire, pendant son bon plaisir & suivant sa volonté; il lui avoit donné sous les mêmes conditions quelques Emplois mercenaires, come un gage, pour que ce grand, cet Home de bien luiournit son secours & supporta sa Tiranie. Mais l'Ame grande & libre de *Brutus* rompit ces liens. *Brutus* ne pouvoit être l'Instrument & le Complice d'un Injuste; *Brutus* ne pouvoit recevoir
des

des gages, pour devenir un Opreſſeur. Ce grand, vertueux & populaire *Brutus*, ſi la République avoit ſubiſté, auroit pû par ſa réputation, ſa naiſſance, ſon habileté & ſon grand mérite prétendre aux plus grands Emplois, ſans avoir aucune obligation à *Céſar*.

Ainſi les torts que *Céſar* avoit fait à *Brutus*, étoient en grand nombre; ils étoient atroces, & il n'en avoit point reçu de véritables faveurs; toute l'humanité que *Céſar* avoit fait paroître, n'étoit qu'art, aſſectation, & amour propre. *Céſar* avoit trouvé une ſi grande horreur dans le Peuple Romain, pour les ſanglans moiens que *Marius*, *Cinna* & *Sylla* avoient employé; il trouvoit l'Empire ſi aſoibli & ſi énérvé par tant de proſcriptions & de maſſacres, qu'il crût qu'il étoit de ſon intérêt d'établir ſa nouvelle Puiffance par d'autres moiens, & de ſe concilier les Eſprits par une fauſſe & hypocrite aparence de Clémence, en n'ajoutant que la ſaignée aux anciennes bleſſures, qu'il avoit fait pour ſoutenir ſon Uſurpation. *Céſar*, ce Deſtructeur & cet Uſurpateur, qui avoit maſſacré des millions d'Homes, qui avoit ravagé le Genre-humain, n'avoit d'autre compaſſion, qu'une compaſſion politique & trompeuſe, & ceux qui conoiſſent l'Histoire Romaine n'en peuvent douter.

Brutus étant donc l'Homme de Rome le plus respecté & le plus populaire ; le Tiran habilement en vouloit faire son Ami , & ajouter une manière de sainteté , à une mauvaise Cause. Si *César* avoit fait mourir *Brutus* , il se seroit rendu odieux , & en même tems redoutable à son propre Parti.

Mais dira-t-on , *Brutus* s'étoit soumis à *César* , n'étoit il pas lié par cet acte ? Le fait est vrai , mais la conséquence est fautive. *Brutus* s'étoit soumis à *César* , come des gens , qui , quoi qu'ils ne soient point criminels , sont forces d'aller en Galère , ou être roués ou pendus. *Brutus* s'étoit soumis à *César* , come un Homme qu'un Voleur , après lui avoir mis un Pistolet à la gorge , lie , viole , force à lui découvrir les Trésors , & lui promet de ne lui point faire de mal. De tels engagements sont non seulement nuls de leur nature , mais aggravent l'offense & sont de nouvelles offenses.

Par la Loi de Nature & par la Raison , de même que par les Institutions positives de tous les Pais , toutes Promesses , Obligations , ou Sermens extorqués par la force , c'est à dire par des voies illégitimes , come emprisonnement ou menaces , ne sont point obligatoires ; mais au contraire c'est un crime de les exécuter , parce que donner son

son acquiescement aux Crimes des Scélérats, c'est encourager les Scélérats.

Mais outre cela *Brutus* ne pouvoit pas manquer à la fidélité qu'il devoit à la République, à laquelle il étoit engagé, & qui n'avoit rien fait pour qu'on lui en pût manquer, parce qu'il est permis à des Sujets de se soumettre à un Conquérant, qui dans une Guerre les a soumis & qui n'ont pu être défendus; ou à un nouveau Magistrat que l'on a élu, lors que les vieux Magistrats ont malversé ou résigné. Mais il est ridicule de dire que l'on doit la même obéissance à un Traître Domestique & à un Voleur, qui a les mêmes liens d'obéissance, & qui, par des Actes de violence & des trahisons, extorque la soumission de ses Maîtres qu'il a opprimés. Une pareille obéissance, ne peut obliger dans l'état de Nature, & l'on peut employer toutes sortes de moyens pour délivrer le Monde d'un pareil Monstre.

C'est une imputation bien foible contre *Brutus*, que de dire que *César* vouloit le faire son Héritier & son Successeur. *Brutus* dédaignoit de succéder à un Tiran : Quoi de plus glorieux pour *Brutus*? Et il faut en convenir, que la vue du plus grand Pouvoir qu'un Mortel pût posséder étoit dangereuse & enchanteresse ! Mais elle ne le

corrompt point, elle n'ébranla pas le ferme & vertueux Cœur de *Brutus*, ni son intégrité, & il faut reconoitre que nulles considérations personnelles, & tout ce qu'il y avoit de plus grand sur la Terre, ne pût l'atacher au Tiran; il préfera la Liberté du Monde à l'Empire du Monde.

Les plus fortes acufations que l'on fait contre *Brutus*, ne peuvent venir que de ceux qui, come le profane & servile *Eſau*, qui vendit son Droit d'Aîneſſe, pour un Plat de ſoupe, veulent ſacrifier leurs Devoirs à leurs Interêts, & qui ſont indifférens pour tout ce qui peut arriver au reſte du Genre-humain; qui contribueront à augmenter la Tyrannie dès qu'ils apercevront quelques Interêt personnels: Mais un Cœur honête; un Eſprit grand & vertueux, mépriſe & haït toute Ambition, hors celle de faire du bien aux Hommes, & à tous les Hommes s'il le peut; il mépriſe les Gens, qui tout d'un coup amaffent des Richesses, & tout Pouvoir mal aquis; il ne veut pas jouir des cruels & vicieux plaiſirs qui naiſſent de la miſère des autres Hommes; mais il ſouhaite & fait ſes éforts pour procurer à tout l'Univers un bonheur univerſel, étendu & déſintereſſé

C'eſt là le Caractère d'une belle & grande

de Ame ; & telle étoit l'Ame grande & sublime de l'Immortel *Brutus*.

Sur ce que j'ai dit, combien les faveurs des Tirans sont dangereuses & difficiles à conserver, je ferai cette Remarque, que je crois vraie, que tout Home, qui estime la Liberté & la Vertu, qui a trente Livres Sterlings de Rente, dans un País libre, doit sentir que son état est préférable, à celui de premier Ministre du Grand Seigneur, qui par son Emploi, & par la fidélité qu'il lui doit est obligé d'être un Opresser, & qui est souvent récompensé par le Cordon des plus fidèles services rendus à son Maître, & des services qu'il lui a rendu peut-être par son ordre.

Mais pour revenir à *Brutus*, il avoit pour lui sa propre conservation, & pour principe la Constitution de Rome, de ses Loix & de la Liberté, qui avoit duré près de cinq cents ans, & qui venoit d'être détruite par un Usurpateur. Et pendant ces Siècles de liberté, si renommés, il étoit glorieux & héroïque de faire périr les Tirans. Toutes les Loix de la République étoient contre *César*, qui étoit un Ennemi déclaré de la République ; & toutes les Loix étoient pour *Brutus*, le plus grand & le meilleur Sujet qu'il y eut. Les Loix que *César* avoit faites, étoient nulles & plus que nulles,

nulles, & toute la Vie & les Actions de *Brutus* étoient conformes aux Loix de sa Patrie.

Si l'on suposoit qu'après que *Brutus* eut tué *César*, il lui eut succédé, il n'auroit pas été plus grand Usurpateur que *César*, & dans ce cas, il n'auroit pas voulu être moins sacré & inviolable. Je crois que l'on ne me dira pas que d'avoir opprimé le Genre-humain, soit un moindre Crime, que celui d'avoir tué un Oppresseur.

Ce *Brutus* ne pouvoit pas avoir plus d'affection pour *César*, qui avoit usurpé l'Autorité suprême, & qui avoit détruit la Liberté, que l'ancien *Brutus* en avoit pour ses Fils, qu'il fit mourir pour avoir formé le dessein de rétablir le Tiran *Tarquin*, mille fois moins coupable que *César*. *Mutius Scévola* s'est immortalisé par l'hardie entreprise de tuer, par surprise, *Porfenna* Roi des Tolcans, qui étoit un ennemi étranger qui faisoit une Guerre injuste aux Romains pour rétablir *Tarquin*. Et *Judith* ne s'est elle pas aquis la même immortalité, pour avoir tué *Holoferne*, par tromperie, ne pouvant y réussir autrement ? Ces deux Hommes étoient des Ennemis déclarés ; mais ni l'un ni l'autre n'étoient des Traîtres déclarés ; & *César* étoit l'un & l'autre : *Dolus an virtus quis in hoste requirat*. A t-on jamais blâmé *Aratus*
&

& Mr. *Prideaux* lui a-t-il reproché d'avoir surpris & chassé *Nicocles* Tiran de Sicione? *Aratus* n'a-t'il pas aquis par cette digne Action une réputation immortelle? Le petit Tiran *Nicocles* n'étoit pas moins une Personne sacrée que le grand Tiran *César*, qui avoit fait des millions de misérables plus que *Nicocles*.

Mais voïons un peu ce que dit le Docteur *Prideaux* de *César*. Après avoir avoué que *César* avoit été animé, par son ambition & par sa méchanceté, dont il fût puni bien justement, le Docteur ajoute: „ *César* „ avoit fait périr 1192000. Homes, ce „ qui prouve qu'il avoit été un terrible „ *Fleau* dans la Main de Dieu, pour punir „ ce méchant Siécle; & par conséquent on „ doit le regarder come une des plus grandes pestes & des plus grands fleaux qui „ ont affligé le Genre humain; mais malgré cela, ses Actions lui ont aquis une „ grande gloire; quoi qu'il soit vrai que „ la véritable gloire ne soit due qu'à ceux „ qui font du bien au Genre-humain, & „ non à ceux qui le détruisirent.

Tout ce que dit ici ce Docteur me paroît juste & honête, mais je ne puis le concilier avec ce qu'il avoit dit auparavant, sur la mort de ce Destructeur, & il est sûr, suivant ses propres principes, que nul

nul Mortel n'a aquis une plus véritable gloire que *Brutus*, & que sa vie & tous ses efforts n'avoient eu pour but que le bien du Genre humain; au lieu que *César* étoit la plus grande peste & le plus grand fleau, que le Monde eût alors; car outre les maux qu'il fit de sa main & par ses Conseils, il rendit nulles la Vertu, la Valeur & les justes vues des anciens Romains, qui avoient établi la Liberté, en conquérant, possédant & rendant libres une grande partie du Monde barbare.

Toutes les Batailles que César donna, furent pour son avantage particulier, & tout le Sang qui se répandit, se répandit pour lui. Il prit tout & bouleversa tout. Outre cela tous les malheurs que l'Empire Romain souffrit par les Tirans qui lui succédèrent, doivent être mis en grande partie sur son compte, puis que ce fut un Gouvernement de Tirans; & l'on peut dire qu'il a été l'Auteur de toutes les Barbaries & de tous les Massacres qu'ont fait ensuite dans l'Empire, les *Goths*, les *Huns*, les *Vandales* & les autres Barbares, qui se rendirent Maîtres d'un Empire afoibli & presque détruit par la folie, les emportemens, la cruauté & la prodigalité des Tirans qui succédèrent.

Ce Docteur remarque que *Cassius* de
Par-

Parme, qui fut le seul des Meurtriers de *César* qui restoit, fut mis à mort par le comandement d'*Auguste*, & fait là dessus cette Réflexion, *Que rarement un Meurtrier évite la Main vengeresse de Dieu, & sur tout les Meurtriers des Princes.* Ce fait est peut-être vrai; mais qu'est-ce que cela fait en faveur de *Jules César*, s'il étoit un Prince voleur & meurtrier? Qui aura assés de forces & de coquineries sera un Souverain, & l'on deviendra Souverain, en répandant le Sang, & par trahison? Chaque Soldat de l'Armée de *César* avoit autant de Droit au Gouvernement de *Rome* que *César*. Parloit-il en Prince & en Père de la Patrie, lors qu'il disoit à ses Soldats, selon *Petrone*.

Ite furentes

Ite mei comites & causam dicite ferro
 Judice fortuna cadet alea: submitte bellum
 Inter tot fortes armatus nescio vinci?

N'étoit ce pas établir son Titre sur une Violence ouverte & sur son Epée? Si *Robert Roi* avoit conquis l'Ecosse avec sa barbare Armée de Montagnards, auroit-il été légitime Souverain d'Ecosse? *Cromwel* étoit il un Souverain legitime? Si *Massianello* & *Jaques Straw*, avoient réussi, auroient-ils été de légitimes Princes? Les bones qualités de *César* augmentoient extrêmement
 les

ses Crimes, & ne servirent, par la manière dont il les emploïa, qu'à le rendre plus capable de faire du mal. Maudites soient ses Vertus, qui ont ruiné la Patrie ! D'ailleurs il est sûr, qu'il y avoit à Rome quantité de Gens, qui avoient autant de qualités personnelles que César, & qui avoient infiniment plus de mérite que lui, en particulier *Brutus*.

Le Diable a plus de capacité que César n'en avoit : C'est aussi un Prince, & un grand Prince & l'Exécuteur des vengeances Divines, & un très grand Exécuteur : Il est cependant ordonné de lui résister. La Peste est souvent un Instrument des Jugemens de Dieu ; & pour cela ne devons nous pas prendre des mesures pour nous en garantir, soit par un régime de vivre, soit par des préservatifs ? La Morture d'un Serpent peut être un Jugement de Dieu, & sera ce un péché de lui marcher sur la tête & de le tuer ? Il sera permis d'emploier des Antidotes contre toutes les Pestes, & il ne sera pas permis d'en emploier contre la plus dangereuse, la plus durable & la plus destructive de toutes, qui est la Tirannie. Quoi, un Serpent est-il moins sacré qu'un Tiran, & pourquoi Dieu n'a-t'il pas fait les Serpens come César ? Un Orage peut-être un Jugement de Dieu, &

à cause de cela, ne pourra-t-on pas tirer un coup de Canon pour le dissiper ? Et y auroit il une sorte d'Instruments de la Justice Divine plus sacrés que d'autres ? Je suis sûr que Dieu déteste les Tirans, & s'ils sont les Ministres, ils le sont come la Peste, les Serpens, & Satan même.

Brutus étoit la Personne la plus propre à tuer *César*, parce qu'il étoit l'Home de Rome le plus respecté & le plus populaires; sa Sagesse, sa Vertu & son Amour pour le Bien public étoient connus & le faisoient adorer; il avoit l'aprobation du Sénat & des plus honêtes Gens de Rome; & il n'y a eu que les Créatures prostituées du Pouvoir de *César*, & ceux qui en cherchoient ambitieusement, avec leurs Dupes & leurs Sectateurs mercenaires, qui aient condamné *Brutus*, & osé l'entreprendre. Mais *Brutus*, par trop de bonté & de générosité fit une faute, il épargna *Antoine*, qu'il devoit faire accompagner *César*, parce que tant que le féroce *Antoine* vivoit, la racine du mal n'étoit pas entièrement arrachée, puis qu'il comença une nouvelle Guerre à la Patrie. Le Sénat prit le parti des *Tirannicides*, il déclara *Marc Antoine* Ennemi public, parce qu'il faisoit la Guerre à *Décimus Brutus*, un des Conjurés; il envoya une Armée & les deux Consuls contre *Antoine* au secours.

de *Brutus* ; & sans le jeune César, la République auroit été aparemment rétablie dans son premier état ; mais ce Jeune Traître imita son Oncle *Jules*, & tourna les Armes de la République contre elle même, & pour l'opprimer se joignit à son Ennemi *Marc Antoine*.

Les terribles procédés & les sanguinaires proscriptions, qui suivirent ce Traité sont assés connus. Il n'est point extraordinaire qu'aucun des Tirannicides ne survécût à la Guerre civile, & ne mourut de mort naturelle. Ils étoient presque tous Gens de Guerre ; la plupart furent tués dans les Combats, & les autres par l'ordre des Vainqueurs. Leurs Ennemis avoient eû l'avantage, & ils n'avoient aucun endroit dans le Monde à se retirer. Les Usurpateurs s'en étoient emparés. *Brutus* & *Cassius* s'étoient tués eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains de leurs Ennemis, & d'orner les triomphes des Traîtres, qui s'étoient succédés. Plusieurs de l'autre Parti se tuèrent aussi eux-mêmes, pendant cette Guerre, & entr'autres *Dolabella*, & quelques autres Chefs, pendant qu'ils étoient assiégés par *Cassius* à *Antioche*.

Etoit ce aussi par un Jugement de Dieu, que *Brutus* & *Cassius* se tuèrent eux-mêmes ? Et pourquoi ? Parce que de tels Romains,
come

come étoient les vertueux & anciens Romains, devoient préférer la Mort à l'Esclavage. C'étoit là leur Esprit, & ceux qui l'avoient méprisoient autant d'être Tirans, que de se soumettre à la Tirannie; & cet Esprit les portoit à mépriser une vie honteuse, qu'ils n'auroient tenuë que de la faveur d'un Usurpateur, en flatant sa scélératesse, ou en apuïant son usurpation. Courage que ceux qui ne l'ont pas ne peuvent admirer. Les petits Génies ne sentent pas le mérite des grands. Il est indubitablement vrai, que par les Préceptes du Christianisme, nous ne pouvons pas disposer de nôtre propre vie; mais qu'il faut attendre une invitation du Ciel, pour soulager ou finir nos Calamités; mais les Romains n'avoient que les Préceptes naturels d'une Raïson corrompuë. Je demanderois à ces prétendus grands Philosophes & à ces habiles Moralistes, qu'ils me donnent une bone raison, pour me prouver qu'un Romain, que *Brutus* & *Cassius* dussent préférer une vie misérable à une mort honorable, qu'ils dussent supporter la soumission, les Chaines & les tourmens du Corps & de l'Ame, lors qu'ils pouvoient éviter tous ces maux, en faisant ce que par le cours de la Nature tous les Hommes doivent bientôt faire. Il vaut mieux ne pas être, que d'être malheureux: Et le plus

severe Jugement des Méchans est qu'ils vivront toujours & qu'ils ne verront jamais de fin à leurs misères. Il est inutile à la Société d'entretenir en vie par force ou par art un de ses tristes & misérables Membres, qui lui sera à charge par l'âge & les infirmités.

C'est dans ce point de vuë que nous devons envisager les Actions des Anciens Romains, qui n'étoient conduits que par les lumières naturelles, & qui, par aucun principe de leur Religion, ne croioient pas le Meurtre de soi même défendu. Nous voions au contraire dans l'Histoire quantité d'exemples de ces grands & respectables Héros de l'Antiquité, qui ont choisi une mort volontaire, étant en parfaite santé & dans une situation d'esprit tranquille, ou parce qu'ils étoient rassasiés de la vie & de la gloire, ou parce qu'ils voioient qu'ils n'en pouvoient aquerir davantage, & enfin parce qu'ils appréhendoient que les caprices de l'inconstante Fortune, ne vinssent à ternir leurs Actions passées; mais encore plus pour se mettre à couvert des disgraces & de la servitude. Une mort volontaire fondée sur de pareils motifs étoit chés les Anciens un des sentiers qui menoit à l'immortalité, & dans certaines circonstances, il n'y avoit que des Ames
foi-

foibles & abjectes qui l'évitoient. Des Dames Romaines l'avoient souvent fait. *Cléopâtre*, Reine d'*Egypte* choisit une mort longue & méditée plutôt que d'être menée captive à *Rome*. Et quand *Perfée* écrivit à *P. Æmilius*, le suppliant ardemment, qu'un Prince tel que lui qui ci devant étoit Souverain de la Macédoine & d'une grande partie de la Grèce, ne fut point mené comme un Esclave enchainé aux rouës de son Char, pour orner son Triomphe; ce Prince en reçût cette courte réponse, *Qu'il étoit en son pouvoir de le prévenir*, lui faisant entendre qu'il méritoit cette disgrâce, s'il vouloit vivre pour la souffrir. Il est arrivé quelque chose de semblable sous l'économie de la nouvelle Religion que Dieu Tout-Puissant a daigné donner lui même pour instruire les Hommes; leur penchant l'a emporté sur les Vérités révélées, & l'on a approuvé les morts volontaires dans plusieurs circonstances, ou au moins elles n'ont pas été condamnées par la plus grande partie du monde. Des Persones dans des souffrances & aux abois ont souvent refusé des Remèdes & les moyens de prolonger leur vie de quelques jours, de quelques semaines, ou de quelques mois. Des Hommes dans de facheuses & désespérées Maladies sont montés à la brèche sans y être commandés,

ou se sont jettés dans un Combat au milieu des Ennemis, pour y trouver une mort certaine. De Grands Généraux en ont fait de même, lors que les affaires tournoient mal, plutôt que de survivre à leurs défaites. Des Capitaines de Vaisseaux se sont fait sauter en l'air, eux & leurs Vaisseaux, plutôt que de tomber entre les mains de l'Ennemi. Il est arrivé dans des Villes assiégées, que quand les Habitans n'ont pû continuer à se défendre, ils y ont mis le feu, & se sont de désespoir jettés au milieu des Ennemis, pour se procurer une mort honorable & se venger en même tems. Combien n'y a t-il pas de Malfaiteurs, qui choisissent plutôt de mourir, que de découvrir leurs Complices, & qui se sont faits par là une grande réputation ! Et les Histoires des *Decius*, de *Calanus*, du Grand *Caton*, & même d'*Othon*, & ces autres grands exemples de l'Antiquité ont immortalisé leurs Auteurs, par cet ancien Acte d'Héroïsme, qu'on lit avec admiration.



LETTRE AUX EDITEURS,

Par l'Auteur de celle qui parut dans le Journal de Février 1742. sur la nouvelle Version du Nouveau Testament, faite à Genève, en 1729.

MESSIEURS,

CE qui me donna lieu à quelques Remarques *sur la nouvelle Version du Nouveau Testament*, faite à Genève il y a quelques années, & auxquelles vous voulûtes bien donner une place dans vos Journaux de *Février* & de *Mars* 1742. c'est qu'ouvrant pour la première fois cette nouvelle Version, les premières paroles qui s'y présentèrent à moi, furent celles ci du Verſ. 4. du Ch. IV. de l'Evangile de *St. Mathieu*: *Ce n'est pas seulement de Pain que l'Homme peut vivre, mais de tout ce que Dieu ordonne qui lui ſerve de Nourriture.* Cette nouvelle manière de rendre ce Verſet, m'étonna & me déplut ſi fort, que tout à coup je me laiſſai prévenir d'un Jugement des plus dé-

désavantageux contre toute cette nouvelle Version. Cela me monta aussi-tôt sur je ne sai quel Ton, qui aujourd'hui me déplaît a moi même; en ce qu'il semble que je n'avois des yeux que pour relever ce qu'il peut y avoir de défectueux dans cette nouvelle Version, au lieu de prendre plaisir, & un tout autre plaisir a en goûter les endroits avantageux qui s'y trouvent en grand nombre, & à les faire valoir. C'est la certainement un tour que me joua mon naturel trop vif & précipité. Je le reconnois bien volontiers, & prie Messieurs les Auteurs de cette Version d'avoir en cela ma Démarche pour agréable.

Quoi que je ne cherche point à rapeller ici au Public le souvenir de mes Remarques, je dirai cependant que j'espère que ces Messieurs ne trouveront pas mauvais si je ne puis les désavouer en elles mêmes & quant au fond. Peut-être seroient ils même surpris que je le fisse, & qu'eux mêmes ne les ont pas entièrement désavouées. Quoi qu'il en soit, & en les laissant pour ce qu'elles valent, de bon cœur j'en désavoue le Ton & sur tout celui des premières pages de la Lettre qui les précédoit, & je serois très fâché d'avoir pû diminuer par là le moins du monde la juste Reconnoissance que mérite le Travail de ces Messieurs.

La Traduction de l'Ecriture Ste est un Ouvrage si long & si pénible, quand ce ne seroit que par la recherche de tant de différens Sentimens de ses Interprètes sur un si grand nombre d'endroits obscurs, où il arrive même souvent que l'on se trouve très embarrassé dans le choix, & que quelques fois, après les avoir tous bien examinés & pesés, ne pouvant se contenter d'aucun, on est réduit à chercher quelque nouveau Sens; en quoi souvent encore l'on se travaille très inutilement: Tout cela, dis-je, fait de la Traduction de l'Ecriture un Ouvrage si pénible, que ceux qui veulent bien l'entreprendre méritent d'y être excités & encouragés par des témoignages de Reconnoissance, loin de les rebuter par de dures & désobligeantes Critiques.

Je croïois savoir déjà suffisamment combien il est plus aisé de critiquer l'Ouvrage d'autrui, que d'être Ouvrier soi-même. Un Oiseau (*) me l'avoit appris dès longtemps. Mais pour bien sentir toute l'indulgence que méritent des Traducteurs de l'Ecriture Ste, on n'a qu'à essaïer d'en traduire seulement certains versets, on verra bien-tôt par soi-même ce qui en est. C'est aussi ce que le célèbre *Luther* fait vivement

D 4

sen-

* Fables de la Motte Liv. I. Fab. VII.

sentir, quand, se justifiant contre d'amers Critiques, qui s'élevèrent contre sa Version de la Bible, il leur donne pour essai, seulement les deux premiers mots de l'Evangile de St. *Matthieu*.

Mais ces *Messieurs de Genève* méritent certainement plus que de l'indulgence. Je viens tout récemment de lire leur nouvelle Version, de suite & d'un bout à l'autre; ce que je n'avois point fait encore; & je ne puis, en retractation de ce que j'en avois dit ci-devant *, que reconnoître les avantages incontestables qu'elle a à divers égards, & sur l'ancienne & sur d'autres qui me sont conuës, non seulement quant à la Diction, mais aussi quant au Sens & à la fidélité de la Traduction. Ce que je dis là regarde sur tout les Epîtres. Je les y ai lues avec une toute autre satisfaction que les Evangiles; & j'ai même vû avec étonnement que celle de toutes qui me paroît la plus obscure par le stile, j'entens *la 2. aux Corinthiens*, est peut-être celle qu'ils ont rendue la plus claire & la plus intelligible; tellement, qu'autant qu'on est rebuté, par son Obscurité, à la lire dans l'Original & dans plusieurs Versions, autant on la lit ici avec intelligence & avec plaisir.

Au

Au reste, l'Aveu que ces Messieurs font tout franchement dans leur *Avertissement*, qu'ils ont tiré des différentes Versions qui ont paru jusques ici ce qu'ils y ont trouvé de meilleur : La Déclaration qu'ils font de même, qu'ils sont fort éloignés de regarder leur Version come parfaite, & qu'ils feront dans la suite ce qu'ils pourront pour la perfectionner toujours davantage, en suivant les Avis des Personnes judicieuses & éclairées, ne donnent pas lieu de craindre qu'ils se repôlent trop sur les Eloges que pourroient faire de leur Version des Personnes d'un Suffrage autant flatteur & imposant, que le mien l'est peu, & que cela les rende moins attentifs à tout ce qui pourra paroître dans le public sur l'Ecriture Ste, soit Versions, soit Explications, pour perfectionner de plus en plus leur Ouvrage. Je ne doute pas, Messieurs, qu'ils ne reçoivent déjà sur ce pié là l'Edition de la Bible qui va sortir de dessous votre Presse, & que le Public attend avec impatience.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien inserer ma Lettre dans votre Journal. Je l'y verrai certainement avec plus de satisfaction que je n'en ai d'y voir la précédente; souhaitant de tout mon cœur, non seulement en fait d'Ouvrages & de Livres, mais aussi & sur tout quant aux

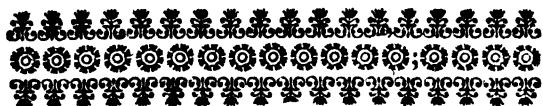
Qua-

Qualités morales des Hommes. d'avoir de plus en plus l'œil ouvert sur le Bien, plutôt que sur le Mal, & de m'éloigner de tout Esprit de Critique, qui puisse blesser tant soit peu la Charité, que *St. Paul* appelle avec raison *le plus parfait de tous les liens* *, & sans laquelle je reconnois de bon cœur avec lui, que quelques Talens, quelques Dons, quelques Qualités & quelques Vertus que l'on possédât d'ailleurs, *l'on n'est rien* **, & du tout rien. Je suis très sincèrement, &c.

* Col. III. 14.

** I. Cor. XIII.





AUX EDITEURS

MESSIEURS,

LE hazard m'a fait tomber entre les mains quelques Dialogues sur des Sujets assez intéressans. C'est le résultat de quelques Conversations que deux jeunes Voyageurs eurent ensemble aux Tuileries, il y a plus de vingt-ans. L'un d'eux en recueillit l'essentiel, & l'envoia à *Genève*, à une Dame de mérite qui s'intéressoit aux progrès de ces deux Messieurs dans leurs Etudes, & sur tout dans la conoissance du Monde. Le Manuscrit fût communiqué à quelques Amis. Il passa de main en main, & s'égara si bien, que depuis vingt-Ans on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Il n'y a que quelques jours qu'il s'est retrouvé. On me l'a communiqué, & après l'avoir lû, il m'a semblé qu'il ne feroit pas mal dans vôtre Journal. Quoi que ce soit une Production un peu précocce, je veux dire de deux Auteurs encore fort jeunes, vous ne laisserez pas d'y trouver beaucoup d'esprit, & divers traits
qui

qui marquent du génie. La difficulté a été d'obtenir la permission de vous envoyer ces Dialogues, non pas de celui qui les a recueillis, qui est aujourd'hui un Savant fort connu dans la République des Lettres, mais qui ne se souvient peut-être plus de ce premier Ouvrage. Il s'est agi seulement du consentement de la Dame qui étoit la Dépôttaire du Manuscrit. Ce n'est qu'après m'avoir fait bien des difficultés qu'elle me l'a lâché.



I^{er}. DIALOGUE

*Sur les divers avantages de la Conversation
& de la Méditation.*

A *Riste & Timante*, qui parlent dans ces Dialogues, sont deux Amis, moins liés par la conformité de leur âge & de leur état, que par celle de leurs inclinations. Quoi que l'un soit plus pensif de son naturel, & l'autre d'une humeur plus enjouée; cependant même principe les fait agir, même but les attire, même amitié leur fait trouver un égal plaisir à être ensemble; de sorte qu'il n'y a précisément entr'eux qu'autant d'opposition qu'il en faut
pour

pour rendre leur Conversation plus piquante & plus animée, & si quelquefois ils se font la guerre, la paix y succède bien-tôt.

Deux Amis si bien unis passent peu de jours sans se voir. Le Jardin des Tuileries est la Promenade de l'un, parce qu'elle est celle de l'autre : C'est là qu'ils s'entretiennent long tems sans ennui, parce qu'ils s'entretiennent avec confiance & d'une manière instructive.

On ne vous trouve jamais sans vous chercher, *disoit un jour Timante, en abordant Ariste* ; Vous êtes toujours seul & à l'écart : Que voulez vous qu'on en pense ?

Tout ce qu'on voudra, *répondit Ariste* ; Mais la vérité est, que je me suis toujours mieux trouvé de m'être retiré ainsi en méditant, que de m'être engagé dans cette foule où l'on parle beaucoup sans rien apprendre.

Comment sans rien apprendre, *dit Timante* ! Est-ce que la Conversation ne sauroit être instructive, & au lieu de rêver sur quelque sujet, ne seroit-il pas aussi utile de s'en entretenir avec quelqu'un ?

C'est qu'il n'arrive guères, *reprit Ariste*, que l'on examine & que l'on pèse bien les choses dans une Conversation : Ordinairement on ne fait que voltiger autour de quelques considérations superficielles ; on est

est distrait, interrompu, & il n'est rien de plus facile alors, que de se laisser surprendre. Vous souvient il, Mon cher Timante, de ce jour où vous vous rencontrez dans une Société de Philosophes Cartésiens ? Ils vous avoient si bien enlassé dans leurs Tourbillons, que rien ne vous paroïssoit alors plus réel : D'où vient qu'aujourd'hui rien ne vous paroît plus chimérique ?

Efectivement, *repartit Timante*, ce fut une véritable surprise : Mais n'est-ce pas à vous aussi que j'ai l'obligation d'y avoir mieux pensé ? Ainsi voila une Conversation qui a réparé le mal que l'autre avoit fait ; Quite à quite.

Vous me faites honneur, *dit Ariste*, d'une chose à laquelle vous seriez parvenu de vous même, dès que vous auriez pris la peine d'y réfléchir. Car la Méditation développe & approfondit d'avantage les conséquences d'un raisonnement, & come une Pierre de touche, elle distingue le vrai d'avec le faux.

Je ne voudrois pas tout à fait m'y fier, *repliqua Timante* : Pour penser creux, on n'en pense pas toujours mieux, & les Esprits à méditation donent encore dans de plus grands écarts que les autres. Pourquoi cela ? C'est que dès qu'ils ont atrapé une nouvelle idée, ils en sont si fous, qu'ils
ne

ne pensent plus qu'à la faire valoir ; ils s'y attachent , ils la poursuivent , ils en tirent conséquence sur conséquence , ils apuient dessus plusieurs raisonnemens , ils bâtissent enfin un Système , & bien souvent le principe se trouve faux.

Oùï , *dit Ariste* , mais aussi s'ils viennent à bâtir sur de bons fondemens , ils font bien de l'ouvrage : Je n'en veux d'autres preuves que ce grand nombre de belles Découvertes que nous devons à la force du Génie de quelques Philosophes.

Je conviens , *dit Timante* , que la Méditation produit quelque fois de belles Découvertes ; mais avoués aussi qu'il en naît très souvent de grandes rêveries. L'Esprit , quand il va seul , est sans doute plus sujet à s'égarer , que quand il marche en compagnie. Lors qu'il est seul , il se donne carrière , il pense tout ce qu'il veut , sans que personne le redresse ; de sorte que s'il a pris un mauvais chemin , il le suit jusqu'au bout. Au lieu que la Conversation ne souffre guères des idées bizarres ; elle nous ramène davantage au naturel & au sens commun ; & lors que plusieurs raisonnent à la fois sur une Matière , si l'un fait un faux pas , l'autre peut le relever : Vous trouvez des gens qui ont examiné les Objets par des côtés que vous n'aviez jamais aperçû , qui
ont

ont lu & pensé ce que vous n'aviez jamais lu ni pensé vous mêmes, & qui par conséquent vous fournissent des idées toutes nouvelles.

On peut sans doute beaucoup profiter des lumières d'autrui, *reprit Ariste*, & il y auroit bien de la vanité à prétendre se passer de secours étrangers; mais il me semble qu'on trouve tout cela dans les Livres.

Cela est vrai, *dit Timante*, aussi la Lecture est une espèce de Conversation avec les Auteurs; mais celle que nous avons avec nos Amis est sans doute plus agréable. La Lecture demande une application dont tout le monde n'est pas capable; elle a un air de travail qui fatigue; au lieu qu'en s'entretenant avec quelqu'un, la Science s'insinue imperceptiblement: On croit s'amuser, & on parle sérieux; tout en badinant, on se trouve instruit; & je dois reconnoître, *Mon cher Ariste*, que j'ai appris dans votre Conversation des choses qui ne s'apprennent qu'avec peine & avec sueur dans les Ecoles; j'ai trouvé, auprès de vous, cet heureux mélange de l'utile & de l'agréable, dont Horace fait tant de cas.

Il y a du plaisir, *repartit Ariste*, à disputer avec Timante. Si l'on ne gagne pas la Cause, on est toujours assuré du moins de gagner quelque douceur.

Ce n'est point par des Complimens, *dit Timante*, mais par de bones raisons que je prétens vous attirer dans mon sentiment. Faites, je vous prie, une Remarque avec moi: C'est que l'Esprit ne se soutient pas aisément, s'il n'est animé par quelque chose. Quand donc nous sommes avec quelqu'un, voilà l'envie de plaire qui nous anime: Avouons le franchement, nous n'aimons pas à être inférieurs aux autres, nous voulons paier nôtre Ecot come eux, nous craignons plus de paroître mauvais Raisonneurs que de l'être en éfet, sur tout si nous sommes en présence de Persones dont nous souhaitons de gagner l'aprobation. Dans la Solitude l'Esprit languit, se relâche, & se pardone les fautes avec beaucoup d'indulgence; mais lors qu'il a des tèmoin, il se tient sur ses gardes, il est piqué d'honneur, il entre en action, il fait des efforts, & de même que le Courage, il ne se porte-jamais plus loin que quand la Gloire l'anime

Il en est donc de l'Esprit, *dit Ariste*, come de ces Dames, qui négligent leur parure quand elles sont seules, & qu'elles ne craignent point de surprise; mais qui, dès qu'elles doivent paroître, se tiennent sur le qui vive, & étalent tous leurs apas.

A ce que je vois, *reprend Timante*, Ariste
E n'est

n'est pas toujours solitaire, & je doute que la Méditation lui ait si bien appris les manières du Beau-Sexe.

Malgré vôte raillerie, *repartit Ariste*, je veux bien vous prévenir sur ce que vous ne manquerez pas de dire bientôt, & cela avec beaucoup de raison; C'est que la facilité de l'expression s'aquiert par le grand usage de la parole, & la pureté par l'attention que nous faisons à nos Discours, quand nous sommes avec des Personnes qui parlent correctement.

Vous me fournissés des Armes pour combattre vôte Solitude, *dit Timante*; en vérité cela est bien généreux.

C'est, *répondit Ariste*, que j'ai mauvaise grace à plaider pour la Solitude, dans le tems que j'ai tant de plaisir à vous entendre. Il y a sans doute beaucoup d'ingratitude de ma part; mais, *ajouta-t'il*, ne laissez pas, s'il vous plaît, de m'indiquer ce que vous avez encore à dire en faveur de la Conversation.

Ce que vous avez dit, *repartit Timante*, qu'on y acquiert le talent de la parole est très considérable. C'est beaucoup en soi même de penser bien; mais c'est peu de chose, par rapport à la Société, si l'on ne s'exprime de même. En éfet, nous sommes dans un train de vie, qui nous lie nécessairement

rement avec d'autres Persones à qui nous ne pouvons communiquer nos sentimens, & que nous ne pouvons attirer dans nos vûes, que par la parole; & c'est de là que dépend en bone partie l'art de plaire & de manier les Esprits, qui est d'un si grand usage dans le Commerce du Monde.

C'est par où pèchent la plûpart des Savans, *interrompt Aristote*; leur Science a je ne fais quoi de farouche, & ne fait point l'effet qu'elle devroit, faute d'avoir un extérieur assés cultivé: Il semble qu'ils soient toujours hors de leur place, lors qu'ils sont hors de leur Cabinet: Aussi voit-on souvent des Persones d'un Génie médiocre être mieux reçûs qu'eux, parce qu'elles ont la facilité du langage & des manières.

Je ne m'en étone pas, *dit Timante*; car qu'ai-je à faire d'un Home qui n'est point sociable ni communicatif? Nous sommes nez les uns pour les autres; ainsi il faut se mettre en état d'entrer dans le Monde & d'y paroître avec honeur. On n'y perd rien, puis que ce n'est que par le Commerce des honêtes Gens, que l'Humeur s'adoucit, que l'Esprit acquiert de la Politesse, que l'Home devient, pour ainsi dire, plus humain, parce que les égards qu'il est obligé d'avoir, pour ceux avec qui il se rencontre, l'accoutument peu à peu à en avoir

pour tout le monde, & le disposent à une complaisance universelle.

Ne craignez vous pourtant point, *reprend Ariste*, qu'en se livrant trop au Monde, on ne tombe dans la dissipation ; & la Retraite n'est elle pas souvent nécessaire, pour nous faire rentrer en nous mêmes, & nous ramener à des Réflexions pieuses ?

Prenons un milieu, *répondit Timante*, & nous aurons le point qu'il nous faut : Je ne crois pas qu'il faille éviter la Solitude come dangereuse ; l'on y est si souvent exposé qu'on est bien heureux alors d'avoir la Méditation pour ressource ; & d'ailleurs la plupart des Homes sont faits d'une manière à ne trouver que dans la Retraite le recueillement d'esprit qui leur est nécessaire. Mais quand on sauroit user du Monde sans dissipation, quand on sauroit choisir les Persones avec qui on se lie, je suis persuadé que les Avis & les Discours d'un Ami vertueux auroient plus de force pour corriger nos défauts, & pour entretenir nôtre Piété, que toutes les Réflexions que la Solitude peut nous inspirer.

Vous ne tenez donc pas beaucoup de compte, *dit Ariste*, à ces Illustres Solitaires, de l'Esprit de Retraite, qui les pouffoit autrefois dans les Déserts ; & de l'humeur dont je vous vois, Mon cher Timante,

vous

vous ne deviendrez jamais Chartreux ; puisque ces Religieux n'ont autre chose à se dire , pendant six Jours de la Semaine , que *Memento mori , Souviens toi de mourir.*

Je n'ai jamais lû , *repartit Timante* , qu'on gagnât le Ciel par le silence : Les paroles inutiles sont bien condamnées ; mais les discours instructifs & pieux me paroissent d'un grand secours pour le Salut.

Vous ne vous seriez sans doute pas mieux acombé , *interrompit Ariste* , de l'épreuve à laquelle PYTHAGORE mettoit ses Disciples , en exigeant d'eux le silence , pendant cinq ans ? Et que direz vous de SCIPION , *qui ne se trouvoit jamais moins seul , que lors qu'il étoit seul ?*

Pour Scipion , *répondit Timante* , je remarquerai seulement qu'il falloit qu'il fût assés content de lui même , pour trouver chez lui une si bone compagnie. Quant au Noviciat de Pythagore , j'avoüe que j'aurois eu de la peine à m'y soumettre , & que je me ferois plaint come ce Poëte , qui demande , s'il sera toujours réduit à écouter ?

Je m'aperçois , *dit Ariste* , que vous avez fait à peu près l'Éloge de la Conversation : Elle instruit , *avez-vous dit* , en divertissant ; elle ouvre & anime l'Esprit , en le piquant d'honneur ; elle le ramène au naturel , & le rend plus sociable ; elle forme les manières ,

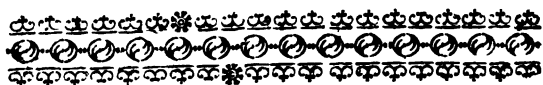
nières, aussi bien que l'Esprit; elle donne tout à la fois la facilité de penser & de parler. D'un autre côté la Méditation a aussi ses avantages; Elle creuse plus une idée; elle conserve plus d'ordre & de poids dans les Raisonnemens; & vous devez convenir que le plus grand nombre des Ouvrages qui paroissent au jour sont les fruits de la Méditation.

Pour vous prouver, *dit Timante en riant*, que la Conversation peut encore produire quelque chose, je me mets en tête d'écrire ce que nous avons dit, & d'en former un Dialogue dans les formes.

Vous êtes bien mâlin, *reprend Ariste*, de ne m'avoir pas averti de votre dessein, afin que je fisse plus d'attention à ce que j'avois à dire. Au reste n'oubliez pas de remarquer à votre avantage, que vous avez du moins la moitié du Genre-Humain dans votre parti; car vous devinez bien que le Beau Sexe tiendra toujours pour la Conversation préférablement à la Solitude.

Cette Autorité est belle & bonne, *répondit Timante*; mais je ne veux-là dessus que ma propre expérience; car je viens de passer quelques momens avec vous aussi utilement & aussi agréablement que j'aie fait de ma vie; & je souhaite fort que nos Promenades le passent souvent de cette manière.

R F.



R É P O N S E

*Aux Difficultés sur la Définition de l'Ame,
proposée dans le Journal des Mois de Juin
dernier, page 588.*

MESSIEURS,

L'Objection de l'Auteur des Difficultés sur la Définition de l'Ame, ne me paroît pas fondée. Pour le montrer d'une manière bien simple, sans m'enfoncer fort avant dans la Métaphysique, & sans contester à l'Auteur, ainsi que je pourrois le faire, que les Corps sous lesquels les Anges sont aparus soient des Corps réels, & non simplement aparents, je remarque.

1°. Que la Définition de l'essence d'un Etre ne peut, & ne doit pas renfermer la différence de cet Etre, d'avec un autre Etre dont l'essence n'est pas différente.

2°. Qu'un Ange étant une Intelligence créée, aussi bien que l'Ame d'un Homme; la Raison ne nous apprend pas que leur essence soit différente; & que la Révélation ne l'enseigne pas non plus.

3°. Que lors que la Définition de l'essence

sence d'un Etre, ne renferme pas la différence de cet Etre, d'avec un autre Etre; il faut chercher cette différence, dans les Qualités qui sont accessoires à chacun de ces deux Etres; & les faire entrer dans leur Définition.

Suivant ces Principes, que j'espère qui ne seront pas contestés, si l'on veut définir l'Ame de l'Homme, d'une manière qui la distingue des Anges, même en supposant qu'ils ont des Corps, on pourroit les définir ainsi :

L'Ame humaine est un Etre simple, créé, doité d'un entendement obscurci par les erreurs & les préjugés; & d'une volonté souvent injuste & déréglée; uni à un Corps organique, terrestre & mortel.

Un Ange est un Etre simple, créé, doité d'un entendement & d'une volonté droite; uni à un Corps organique céleste & immortel.

Voilà bien des différences, entre un Ange & l'Ame humaine, tant par rapport à l'intelligence, que par rapport au Corps, si l'on veut absolument en supposer aux Anges.

Ensorte que la terrible & redoutable Objection de l'Auteur des difficultés, se réduit à ceci. La Définition ordinaire de l'Ame humaine, ne la distingue pas d'un An-

Ange ; parce qu'il ne plait pas à ceux qui la font, d'y faire entrer les différences qu'il y a entre ces deux Etres, & qui sont très conûes. Donc il faut absolument se résoudre à l'une de ces deux extrémités ; ou à renoncer à toutes les Lumières Naturelles ; ou à passer l'Eponge sur la Révélation, & sur la Religion Chretienne &c.

Parturiunt montes, & nascitur ridiculus Mus.
L'Auteur des difficultés m'est inconnu. Je crois que Dieu lui a donné des Dons & des Talens considérables, & qu'il a d'ailleurs de belles Connoissances acquises : Je souhaite qu'il en fasse usage pour la Conversion des Homes, plutôt que pour achever d'éteindre le peu de Religion qu'il y a encore dans le Monde. Les Incrédules n'ont déjà que trop de ces vaines subtilités, dont ils abusent, pour autoriser leur Incrédulité, & pour faire une tacite Apologie de leur libertinage ; sans qu'on ait besoin de leur en fournir de nouvelles.

Chaque Vérité que la Révélation nous apprend, & qui nous étoit inconnue par les Lumières Naturelles, pourroit servir de sujet, ou de prétexte, à une Subtilité, à une Objection toute pareille à celle de l'Auteur des Difficultés.

Par cette Voie, on pourroit démontrer, que l'Amérique n'a jamais été découverte.

La

La Définition du Globe Terrestre, comme ne contenant que les Terres de nôtre Hémisphère, de nôtre Continent, étoit censée complète, il y a trois Siècles. Donc, alors, il a falu renoncer à toutes les Lumières Naturelles, ou rejeter la Découverte d'un nouveau Continent d'une nouvelle Hémisphère. Je ne fais pas même si l'on ne pourroit point prouver, que dans tous les tems, les Hommes ont dû rejeter la Découverte de toute Vérité nouvelle; car à la première Découverte, on pourroit dire: Les Lumières Naturelles sont complètes; Donc il faut renoncer aux Lumières Naturelles, ou rejeter cette nouvelle Découverte, & ainsi des suivantes.

Le Genre-humain auroit de grandes Obligations à l'Auteur, s'il pouvoit le faire rentrer dans l'état où il étoit il y a trois à quatre mille Ans; soit à l'égard de la Religion, soit par rapport aux Sciences, & aux Arts libéraux & mécaniques, lors que l'Homme se nourrissoit de Glan, & d'autres choses pareilles. C'est grand dommage qu'il n'ait pas fait ce beau raisonnement: La Définition de la Nourriture de l'Homme avec du Glan est complète; Donc il faut renoncer aux Lumières naturelles, ou rejeter le Labourage &c.

Il me semble que nos Lumières sont si
bor-

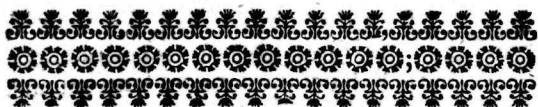
bornées, que nous devons regarder come un grand bien ce qui les augmente; & sur tout la Révélation, qui seule nous apprend l'unique moïen, de rentrer en grace auprès de l'Etre Suprême, d'avoir part à sa faveur, & conséquemment de pouvoir passer cette Vie, dans l'Espérance, la Paix & la Joïe, & obtenir après la mort un Bonheur éternel. J'avouë que je ne puis voir sans être émû, qu'on ataque cette Révélation par une vaine subtilité. Tout cela n'empêche pas, que je n'aie pour l'Auteur des Difficultés une Charité sincère; mais *usque ad aras*. Il date son Ecrit de Berne. Je doute qu'en se nommant, il fit sa Cour à L. L. E. E. qui font paroître tant de zèle pour la Religion, contre les Libertins, & les Novateurs: Aussi Dieu les bénit, & je le prie de les bénir de plus en plus.

J'ai des raisons pour ne pas me nommer; mais je n'en suis pas moins.

MESSIEURS.

Votre très humble & très
Le 23. Juillet 1744. *obéissant Serviteur.*

AU-



AUTRE REPONSE

Aux même Dificultez.

LA nature de l'Ame est une chose tellement remplie de difficultez, que qui ce soit n'a pû résoudre jusques ici, & que persone ne pourra je pense éclaircir, tandis que l'Ame sera unie à *un Corps Organique*, je veux dire pendant cette Vie. Puis donc que la nature de nôtre Ame est incompréhensible, il seroit par conséquent inutile de vouloir en donner une définition exacte, & par conséquent encore de vouloir former sur ce sujet de nouvelles difficultez. C'est pourtant ce qu'a fait l'Auteur de la Dissertation dont il s'agit. Il s'efforce dans toute sa Pièce à réfuter les Définitions que les plus habiles Philosophes en ont donné, non point come voulant les ataqer directement, ou come voulant en faire lui même la correction; sa modestie, je pense, est trop grande pour le conduire jusques là; mais uniquement dit-il, *pour faire sentir le contraste qui se trouve entre le Philosophe, & le Théologien sur la nature de l'Ame*: Dificulté qui selon lui demande d'être discutée

cutée par quelques Savans, & dont l'éclaircissement répandroit dans l'Univers une Lumière salutaire. Mais dans tout cela le but de l'Auteur n'est pas à mon avis sa propre Instruction, moins encore l'utilité du Genre-humain; je crains plutôt que ce ne soit chez lui qu'un vain prétexte pour faire à ses Lecteurs un étalage pompeux de Lumières de Philosophie qu'il a puisé dans *Platon, Descartes, Leibnitz, Wolf* & autres, dont il a eu grand soin de retenir les termes scientifiques. Mais quoi qu'il en soit, je ne veux pas en juger: Tout ce que je puis dire, c'est que supposé que la Raison & la Révélation ne fussent pas d'accord sur la Définition de notre Ame, come le prétend notre Auteur; quel grand inconvénient en résulteroit-il pour la Société? Est-ce que le Salut des Hommes y seroit intéressé? Faudroit-il en conclure que si la Raison se trompoit à cet égard, il ne faudroit jamais suivre ses mouvemens, & rejeter tout ce qui nous vient de sa part? Si au contraire la Difficulté vient de la Révélation, faudra-t'il à cause de cela la regarder come fautive, ou come n'ayant pas une Origine divine? Et si la Raison & la Révélation étoient en opposition sur ce sujet, seroit-on en droit de rejeter ce que celle-ci enseigne, quoi qu'il
sur.

surpassât les Lumières de celle là , moins encore lors qu'il s'y trouveroit conforme ? Je ne vois pas qu'on puisse tirer d'une telle opposition aucune conséquence funeste. Pourquoi donc s'appliquer à éclaircir cette Difficulté ? Ne vaudroit il pas mieux s'occuper à des choses plus utiles , je veux dire à la découverte de quelques Vérités autant intéressantes pour leur Auteur , que pour ceux à qui il voudra bien les communiquer ? Mais si en effet un tel contraste a lieu , peut on ignorer quelle en est la Cause ? Cela vient de ce que nos Lumières sont très imparfaites sur la nature de l'Âme , come nous l'avons déjà dit , ou de ce que la Révélation ne nous a pas donné sur ce sujet des Eclaircissemens suffisans ; & peut-être de l'un & de l'autre tout à la fois. Je me garderai bien d'accorder à nôtre Auteur le plaisir & le service qu'il espère de la réfutation d'une telle Difficulté , j'en laisse le soin à des Personnes plus habiles que moi , & qui certainement le satisferont davantage : C'est pourquoi je ne m'atrêterai point à rechercher la nature des Esprits Angeliques ou des Démons ; s'ils sont unis à des Corps , ou s'ils ne le sont pas. Je souhaiterois bien que nôtre Auteur fit cette recherche plus au long , come il le fait espérer. Je me félicite déjà par avance de voir sur ce
sujet

sujet une nouvelle Dissertation de la façon. Il me seroit inutile encore d'avoir recours aux différentes espèces d'Etres qui existent; & que Mr. *Leibnitz* a rangé sous 4. Classes, ou de rechercher dans la Psycologie la nature de l'Ame humaine, & de celle des Brutes; tout cela ne serviroit de rien: Je vai seulement prouver par une Réflexion courte & tout à fait simple l'exactitude de la Définition que l'on donne de l'Esprit humain, autant au moins que la nature de la chose en est susceptible & que l'Anonyme a voulu réfuter par de grands raisonnemens: *L'Ame humaine est un Etre simple, doué d'un Entendement & d'une Volonté, & uni à un Corps Organique.* On veut définir l'Ame de l'Homme, il faut par conséquent faire entrer dans cette Définition ce qui distingue cette Ame de celle de tout autre Etre. Or en disant seulement que *l'Ame humaine est un Etre simple doué d'un Entendement & d'une Volonté*, ce n'est pas là distinguer l'Ame de l'Homme de celle des autres Etres, de Dieu par exemple ou des Anges, des Démons &c. L'Homme est composé de deux parties, d'un Corps & d'une Ame: Cette Ame peut-elle être apellée une Ame humaine, si elle n'est pas jointe au Corps d'un Homme, & le terme d'humaine qui est joint à celui d'Ame, n'emporte t'il pas dans
la

la Définition l'union entre ces deux Natures; c'est à dire entre le Corps & l'Ame? Tandis que l'on ne fera point entrer dans la Définition l'union de l'Ame avec un Corps, & que l'on dira seulement que c'est un Etre simple, doué d'Entendement & de Volonté, on donnera bien la Définition de l'Ame en général, mais ce ne sera jamais la Définition de l'Ame humaine, car qui dit un Homme dit un Composé de deux parties unies étroitement entr'elles; & cette Union étant nécessaire pour constituer ce que l'on appelle un Homme, cette Union doit l'être par conséquent aussi dans la Définition. Je crois mon raisonnement concluant: Au reste je ne suis ni Philosophe ni Logicien, & il peut arriver que ceux qui sont plus versés dans ces matières que moi y découvriront des défauts que moi simple Particulier ne peut pas y remarquer. Mais si on m'accorde que mon raisonnement est bon, on dira qu'il ne peut servir tout au plus que pendant cette vie, & que l'Ame une fois séparée du Corps ne peut plus soutenir une telle Définition. J'en conviens, mais ôtez le dernier membre de la définition, & dites à la place, *Que l'Ame est un Etre simple doué d'Entendement & de Volonté, & séparé d'un Corps Organique, auquel il avoit été joint, & vous aurez alors une Définition aussi exacte que la*

na-

nature de la chose peut le permettre : Et si on veut quelque chose de plus exact, je répons qu'alors, c'est à dire après la mort, dans une autre vie, nôtre Ame se conoitra peut-être mieux elle même ; & je renvoie à ce tems là toute personne qui demandera une Définition entièrement complete & exacte de l'Esprit humain.



LETTRE

A l'Auteur des Difficultés sur la Définition de l'Ame humaine.

MONSIEUR,

CE qui a échapé aux yeux d'un *Linx* peut quelques fois se découvrir à ceux d'une *Taupe*. C'est pourquoi, je ne suis pas moins pénétré de l'estime que doit inspirer pour vous le détail de vôtre Pièce ; quoique je croie avoir découvert qu'elle est entièrement apuïée sur un faux Principe.

Ce Principe est : *Qu'il suffit, pour qu'une Définition soit exacte, qu'elle distingue son objet de tout autre Etre connu.* Mais il me semble qu'elle doit aussi le distinguer de tout autre Etre possible : Autrement, nous courrions risque d'é-

tre obligés de changer nos Définitions, à mesure que nos Connoissances s'augmenteroient.

Or personne n'oseroit soutenir, je pense, qu'un Philosophe, qui ne consulteroit que les lumières de sa Raison, ne trouvât quelque contradiction dans l'existence d'Intelligences finies, dégagées de toute matière : Donc la Définition de l'Ame Humaine, donnée même par un Philosophe qui ne connoitroit pas encore la Révélation, devoit cependant distinguer son Défini de cette sorte d'Intelligences.

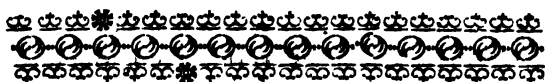
Je ne fais point ici mention des autres Etres desquels il seroit nécessaire de distinguer l'Ame Humaine dans cette Définition, parce que cela m'engageroit dans des Discussions qui me meneroient trop loin.

Je suis &c.

Bâle le 29. Juillet 1744.

X.

AUX



PLAINTES

*D'un Savant Catholique Romain, à l'ocasion
des Lettres sur les Usages superstitieux, in-
sérées dans les Journaux de Janvier & Fé-
vrier, de cette Année.*

MESSIEURS,

J'Avois dessein d'emploier quelques mo-
mens de mon loisir, pour concourir au
dessein que me paroïssoit avoir l'Auteur de
la *Lettre sur les Usages superstitieux*, insérée
dans votre Journal du Mois de Janvier der-
nier, savoir de travailler à extirper les Su-
perstitions & tant de pernicieuses Pratiques,
qui ne règnent encore que trop parmi le
Peuple : Mais des Persones, pour qui je dois
avoir beaucoup de déférence, m'ont fait re-
marquer que je jugeois trop favorablement
de cet Ecrivain ; que son dessein ne se
bornoit pas à combattre les Superstitions que
nous condamnons généralement ; mais qu'il
en vouloit au Culte légitime des Saints &
de leurs Reliques, aussi bien qu'aux Fêtes
de la Glorieuse Vierge MARIE, & même
à celles du SEIGNEUR. La manière
dont il a parlé de la Chandeleure & de la

84 JOURNAL HELVÉTIQUE

Nativité du Sauveur *, qui a scandalisé plusieurs Lecteurs, est une preuve de ce que l'on avance. Et c'est ce qui a engagé une Personne d'Erudition de ma connoissance à travailler à une Réfutation de tous les différens traits qui nous ont été portés dans les Journaux Helvétiques; sur tout de ces *Conformités*, que l'Auteur tache d'agencer entre le Culte ou les Fêtes des Catholiques Romains & celles des Païens : On y relève spécialement l'odieuse comparaison que l'on a osé faire de *deux Chefs d'Ordres Religieux*, avec le *crüel Néron* & le *fou Domitien* **. Si cette Réfutation ne voit pas le jour par l'impression, on en fera circuler plusieurs Copies parmi les Personnes que l'on conoit n'avoir été rien moins qu'édiées d'une telle lecture.

Il me paroît qu'il ne faut pas faire de grands efforts d'imagination pour farcir un Journal de pareils Morceaux, qui ne sont point neufs pour ceux qui savent qu'un Voïageur Anglois, entr'autres, a donné, sur ce sujet, carrière à son Esprit dans une Lettre écrite de Rome, pour tâcher de *montrer la conformité entre le Paganisme & le Paganisme*. Un Ministre avoit déjà auparavant trouvé à propos de s'égayer aux dé-

* Journal de Novembre 1743. p. 473.

** Fevrier 1744. p. 115.

pens des Catholiques Romains, en donant un Ouvrage intitulé: *Conformitez des Cérémonies modernes avec les anciennes &c.*

De tels Ouvrages, qui me paroissent être le fruit des Préjugés & de la vive imagination de ceux qui cherchent à chagriner leurs Adversaires, plutôt qu'à les éclairer & à les édifier, ne méritent pas, suivant moi, une Replique sérieuse. De ce nombre sont aussi, *L'accomplissement des Prophéties de Mr. Jurieu*, que le tems a suffisamment réfuté, & *l'Essai sur l'Apocalypse de Mr. de Bionan*. L'Année prochaine 1745. décidera de la justesse de son calcul sur le Chap. XII. 11. de Daniel, & des charitables applications qu'il fait à l'Eglise Romaine de tant de fameuses Prophéties.

Il me paroît que tous ces Ouvrages, toutes ces prétendues *Conformitez*, ne doivent inspirer à personne aucun manque de respect pour nos Mystères, nos Fêtes, & nôtre Culte. Il est convenable en de telles Matières de considérer l'Objet que l'on a en vue, & les motifs que l'on se propose; & non point de rechercher un raffinement de convenances auxquelles les Catholiques Romains ne penseroient jamais, & qui ne portent à rien. Ne pourroit-on pas trouver de la conformité entre le Cérémoniel de la Religion du Peuple de Dieu & celui du

Culte des Païens ? Mais qu'en conclura-t-on ? N'est-il pas souvent difficile de distinguer une Action vertueuse d'une vicieuse , lors qu'on ne peut pas pénétrer dans le cœur ? Combien le rencontre-t'il de ressemblance entre des Etres créés , dont la nature & les effets sont néanmoins très diférens ? C'est ainsi que mes yeux , qui à la vérité ne sont pas ceux d'un grand Botaniste , ont peine à discerner le *Perfil* de la *Cigüe* : Cependant je ressens tous les jours les salutaires effets de cette première Plante , & je serois fâché d'éprouver , come *Socrate* , les funestes effets de l'autre. S'il ne convient point de juger de tant de choses légèrement & sur des apparences , combien plus cette Maxime doit elle avoir lieu en matière de Religion , où la Charité doit toujours nous servir de Règle ! Ceux qui souhaiteront de s'éclaircir sur la nature des Fêtes , du Culte , & du Cérémoniel de l'Eglise Catholique Romaine pourront lire entr'autres Ouvrages le Catéchisme de *Montpélier*.

Incliné come je le suis à excuser mon Prochain , j'avois d'abord crû , que c'étoit par inadvertance , que l'Auteur des Pièces sur les Usages superstitieux avoit avancé ; *Que c'est la Superstition qui a donné naissance à toutes ces Règles Monastiques dont on nous vante si fort l'austérité* * : Mais tant d'autres traits

* Journal Helv. de Janvier 1744. p. 14.

lancés fréquemment, contre nôtre Communion, dans des Pièces même où on ne s'y attend point, font juger que l'on cherche à nous attaquer directement.

Par exemple, dans une Dissertation où il s'agit des *Caraites trouvés dans l'Evangile**, l'Auteur s'exprime ainsi : *Il est certain qu'avant l'Epoque de la Réformation . . . il y avoit dans le sein de l'Eglise Romaine un très grand nombre de Persones de tout Ordre . . . qui rejettoient les principales Pratiques & Doctrines de cette Eglise, sans sortir de la Communion extérieure. C'est de quoi on peut se convaincre, en lisant un Recueil de Flaccus Iliricus &c.* Comment se peut-il faire qu'un Ecrivain aussi habile & qui étale tant d'Erudition, connoisse l'Eglise Romaine, & veuille ignorer en même tems, que ses principales Pratiques ne sont autre chose que l'Observation de la Loi des Deux Tables, données à MOÏSE, que l'Evangile renferme dans les deux grands Préceptes d'aimer Dieu sur toute chose, & son Prochain come soi même ; & que sa principale Doctrine est celle de ce même Evangile, dont les Articles les plus essentiels sont renfermez dans le Simbole des Apôtres ? Quel fond au reste peut-on faire sur un Home tel que *Flaccus Iliricus*, que *Mélancton*, le plus

F 4

* Ibidem, p. 42. & 43.

plus modéré Protestant de son tems traite de *Vipère* ?

Mais ce qui fait voir encore, que les traits lâchez contre l'Eglise Romaine, dans le Journal Helvétique, ne sont point des inadvertances, c'est que l'Auteur des *Remarques sur les Usages superstitieux* a voulu prouver come des Vérités les Propositions qu'il avoit avancées. Pour apuier par exemple celle que j'ai déjà rapportée, *Que la Superstition a donné naissance aux Règles Monastiques*; il avance, *Qu'on s'étoit formé de Dieu une idée effrayante, en se le figurant toujours en colère & toujours menaçant.* Cette supposition est gratuite, s'il en fût jamais; car les Instituteurs de ces Règles ne pouvoient ignorer, que si Dieu est juste, il est aussi miséricordieux, & bienfaisant. Le Nom du Seigneur est autant *Saint* qu'il est *Terrible*; & la Crainte qu'ils inspiroient étoit véritablement le *Comencement de la Sagesse.*

Sur ce Principe il seroit aisé de justifier ces pieuses Institutions de toute aculation de Superstition, si cette Tâche n'étoit pas achevée dès long-tems, entr'autres par *St. JEAN CHRISOSTOME*, qui a écrit plusieurs Livres contre ceux qui blâmoient la Vie Monastique.

De telles Autoritez doivent engager nos
Ré-

Religieux à mépriser la Critique & à redoubler leurs efforts pour servir le Seigneur dans l'Observance de leurs Règles, avec la même joie & la même ferveur que le Roi David faisoit paroître devant l'Arche, malgré les Railleries de *Michol*. Les Libelles difamatoires, les Aventures Romanesques, que l'on prend à tâche de répandre contre les Religieuses, ne doivent pas plus les détourner de leurs Pratiques de Dévotion, que les murmures du Pharisien ne firent la Femme pécheresse, qui baignoit de ses larmes les Pieds du Sauveur : Elles espèrent au contraire, que le Fils de Dieu prendra leur défense, come il prit autrefois celle de *Marie*, sur les plaintes de *Marthe*. L'Esprit de mollesse de certains Ecrivains n'empêchera pas non plus les Gens vertueux de respecter ces Ames choisies, qui tâchent d'imiter de si près la Retraite, le Jeune, les Austérités, & la Pureté de Vie de St. JEAN BATISTE.

Si nos *Ordres Religieux* n'avoient pas une idée plus parfaite de la Divinité, qu'on n'en avoit au tems de *Plutarque*, on pourroit avec plus de fondement les traiter de Superstitieux, & il ne seroit plus si surprenant de trouver certains Génies, qui come cet Historien préféreroient qu'on les regardât come des *Impies*, plutôt que come des Su-

Superstitieux : Mais ce n'est certainement pas le cas de ceux qui croians à l'Evangile, font profession, d'en observer les Préceptes, & d'en suivre même les Conseils.

C'est ainsi que mes Idées sur la Superstition ne s'accordent pas avec celles des Auteurs sur les *Usages Superstitieux*, & sur les *Usages tirez des Païens* ; mais je souhaiterois que les Philosophes pussent se réunir pour déraciner les Superstitions réelles, les Sortilèges, les Enchantemens, les Dérivations, les Magies, que l'on ne cherche à exercer encore que trop parmi les Idiots & les Vicieux. Il seroit à désirer que l'on examinât exactement & en bons Phisiciens divers Faits qui paroissent surnaturels : Par exemple ; Ce que l'on rapporte des *Bohémiens*, qui alument de grands feux dans les Granges contre des tas de paille, sans que le feu y prenne, parce que la Flame ne s'élargit pas au delà du Cercle que ces Enchanteurs tracent dans l'Air avec une Epée ; Ce qu'on raconte de ceux qui tirent du Vin des Arbres, en y plantant un Couteau ; Ce que l'on dit de ces Misérables, qui enforcellent des Enfans & du Bétail, qui tirent, *come l'on s'exprime*, le Lait des Vaches, que d'autres empêchent ensuite par des *Contre-Charmes*. Il y a sans doute, pour l'ordinaire, trop de crédulité en tout cela ;
mais

mais l'on rencontre aussi quelques fois certains cas qui arrêtent, qui embarrassent, & qui tentent à décider qu'il y a encore dans le Monde de ces Magiciens dont l'Ecriture fait mention, en plusieurs endroits, comme ceux de la Cour de Pharaon, du tems de *Moïse*. Est-ce une Fable, que ce qui est rapporté come une Vérité constante, dans *Moréri*, Edit. de Bâle, au Mot *Norwègue*; que les Habitans de ce Pais là & ceux de la *Laponie* vendent le Vent dont on a besoin pour faire sa route?

Quoi qu'il en soit, il y a encore bien des abus parmi le Vulgaire des différentes Comunions, que j'aimerois mieux voir combattre dans les Journaux, que d'y rencontrer si fréquemment des Invectives contre l'Eglise Romaine, ou contre quelqu'un de ses Membres.

J'ai souvent ouï dire, que dans le Siècle où nous vivons, on traitoit les Matières de Controverse, avec tous les égards que la Politesse exige: Mais cela ne seroit-il vrai que dans des Cours ou dans des Disputes réglées? Et come il y a dans les Armées des Troupes légères & quelquefois indisciplinables, seroit-il à propos qu'il y eut dans la République des Lettres, des Ecrivains, qui fissent des irruptions mordantes, en fait de Littérature ou de Religion,

gion, dans des Pièces où on ne s'aviferoit pas de les chercher, & où on se croiroit exempt de toute surprise?

J'espère, *Messieurs*, que mes Avis ne seront pas mal reçûs; mais que vous les envisagerés come un éfet de l'interêt que je prens à vôtre Journal, & de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

F. S. G. C. D. S.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

S U I S S E.

AVIS concernant la Bible de BIENNE.

UN grand nombre de Persones pieuses, aiant fait conoitre qu'elles verroient avec plaisir, que les Familles peu moïennées, tant de Suisse, que des Pais Etrangers, pussent aquerir l'Ecriture Ste, & profiter de l'ouverture qui leur en est faite par le prix modique que les *Srs. Heilman*, de *Bienne*, & *Neubrandt d'Yverdon*, ont fixé à la Souscription de la Bible Françoisé in folio qu'ils font imprimer à *Bienne*, en gros Caractères & avec 200. Figures historiques
gra-

gravées au burin, conformément au Projet qui a été publié; & que conséquemment ils prolongeassent le terme qu'ils avoient accordé pour souscrire. Ces considérations, jointes à celles que plusieurs Libraires éloignés n'ont eu connoissance que fort tard de leur Projet, les ont déterminé à se prêter à des vûes qui intéressent si fort le Bien public, & à consentir que les Souscriptions fussent ouvertes, à raison de 35. Batz valeur de Berne, jusques à la St. Michel prochaine, qui est le 29. Septembre; après lequel tems on ne pourra plus obtenir cet Ouvrage au dessous de 55. batz. Les Editeurs avertissent le Public, que l'Impression, qui est en Caractères neufs plus gros que celui du Projet, est déjà fort avancée, & ils assûrent qu'elle sera exécutée avec tout le soin & toute l'exactitude possible; en sorte que les Soucrivans auront lieu d'être satisfaits à tous égards. Les Persones qui aiment l'avancement de la Religion, trouvent ici une occasion bien favorable d'exercer leur Pieté & leur Charité, en procurant aux Pauvres un Trésor aussi précieux que celui de l'Ecriture Ste, qui leur est offert au plus bas prix que l'on puisse exiger.

³¹
Les Héritiers *Cramer & Frères Philiberts*, de Genève, ont actuellement sous
 Presse

Presse un Ouvrage qui fera plaisir aux Savans : Il est intitulé : *Opera omnia, ad universam Jurisprudentiam, Philosophiam, atque Litteras humaniores pertinentia*, JO. GOTTL. HEINECCI, *Pot. Pruss. Regis nuper a Consil. sanctior Jurium ac Philos. in ill. Frideric. Profess. publ. ord.* Il contiendra 8. Volumes in 4to dont le premier paroît déjà. On pourra les acquérir ensemble ou séparément à mesure qu'ils paroîtront aux conditions suivantes ; 100. Feuilles des Exemplaires en grand Papier colé, coûteront L. 5. Valeur de Genève, ou L. 8. 5. Argent de France ; Sur Papier ordinaire colé, 100. Feuilles coûteront L. 4. Argent de Genève, ou L. 6. 12. de France ; Et sur Papier non colé, 100. Feuilles coûteront de même L. 3. Argent courant de Genève, ou L. 5. de France. Les 8. Tomes iront ensemble aux environs de 800. Feuilles. Chacun aura son Indice séparé. Lors que tout l'Ouvrage sera fini, les prix augmenteront d'une troisième partie, en sorte que ce qui auroit coûté L. 3. pendant l'Impression ne se donnera pas à moins de L. 4.

Le 1. Tome renferme, 1^o. *Fundamenta Stili Cultioris*, dont il y a déjà eu 11. Editions : Ce qui prouve le cas que l'on fait de cet Ouvrage : On y a conservé les Notes de Mr. Jean Matthieu Gesner, célèbre Professeur

esseur à *Gottingue*, & la Préface d'un jeune Savant d'une Erudition consommée, nommé *George Guillaume Oederus*, faite pour le Libraire de *Leipsig*: On y trouve de plus des Notes très intéressantes fournies par un Savant Ami des Editeurs, qui ne veut pas être nommé. 2°. *Elementa Philosophiæ rationalis & moral.* On trouve dans cette partie l'Histoire de la Philosophie, avec les Elémens de la Philosophie naturelle & morale, souvent réformées. 3°. *Elementa Juris Naturæ & Gentium*, imprimés pour la 3me fois. Ce premier Tome est de 109. Feuilles. Les Ouvrages qu'il contient ont reçu les plus grands applaudissemens. Ils sont imprimés proprement & avec exactitude.

Le II. Tome contiendra, 1°. *Antiquit. Roman. Jurisprud. illustrant. Syntagma.* 2°. *Historia Juris Civilis Romani ac Germanici.*

Le III. 1°. *Elementa Juris Civilis secund. ordinem Institutionum.* 2°. *Idem secundum ordinem Pandectarum.*

Le IV. 1°. *Elem. Juris Germanici tum veteris tum hodierni.* 2°. *Elem. Juris Cambialis.*

Le V. *Opusculor. Variorum Sylloge I.*

Le VI. *Eorundem Sylloge II.*

Le VII. *Opuscula minora varii argumenti, Præfationes & Dissert. Academica.*

Le VIII. renfermera 1°. *Coment. ad Legem Julianam & Papianam Poppianam.* 2°. *Opuscula posthuma, scilicet; Historia Edictorum, usque ad*

ad Edictum perpetuum; Vita Salvii Juliani J. C. conditoris Edicti perpetui; Specimina Edicti perpetui, restituti, cum Notis & probation; Trias Responsorum illustrium; Notæ in Vinnium.

On donnera aussi, *Comentarius de Vita ac Scriptis Heinneccii*, dont on pourra faire un Volume séparé, ou le joindre à un des précédens.

T A B L E.

R Emèdes contre le Luxe.	3
II ^{me} Lettre de Mr. Thomas Gordon sur le Meurtre de César.	32
Lettre de l'Auteur des Remarques sur la Ver- sion du Nouveau Testament faite à Genève.	53
— Aux Editeurs en leur envoiant des Dialogues sur divers Sujets.	59
I ^{re} . Dialogue, sur les avantages de la Con- versation & de la Méditation	60
Réponse aux Difficultés sur la Définit. de l'Ame.	71
Autre Réponse aux mêmes Difficultés.	76
Lettre à l'Auteur de ces Difficultés.	81
Plaintes d'un Savant Catholique Rom. à l'oca- sion des Lettres sur les Usages superstitieux.	83
Avis concernant la Bible Françoisse qui s'impri- me à Bienne.	92
Avis sur les Oeuvres de Mr. le Profess. Hei- necius, qui s'impriment à Genève.	93

ERRATA du Mois de Mai.

Page 425. Ligne 23. Pour les Parures d'un goût excessif,
lisez, Pour les Parures d'un prix excessif.